Le seul journal français de la Saskatchewan

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest

Le "Patriote" est lu chaque semaine par plus de 30,000 personnes

LE PATRIOTE DE L'OUEST

Administration et Rédaction:

1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask. Tél. 2964

Abonnement:

Un an, Canada $2.00
" " Etats-Unis ... $2.50
" " Europe $5,00

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., Directeur

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

12ème Année — PRINCE-ALBERT, SASK., Mercredi le 4 octobre 1922 — No. 31

Deux programmes identiques

Dans son récent article: "Pour que le mouvement ne tourne pas contre nous," M. Donatien Frémont donnait aux Franco-Canadiens le conseil d'entrer résolument dans le mouvement de colonisation inauguré par la "Canada Colonisation Association." Cette attitude n'a rien qui doive nous étonner.

En mars dernier, l'A.C.F.C. présentait au ministre de l'intérieur, sur la question de colonisation, un mémoire que nous avons résumé et fait connaître ici même aux lecteurs du *Patriote*. Ce mémoire offrait à nos gouvernants certains principes directeurs et exposait les vues générales des Franco-Canadiens sur cette question si importante pour le Canada tout entier.

Il nous sera bien permis de noter avec satisfaction le fait que le gouvernement fédéral vient de donner son adhésion à un programme de colonisation préconisant les mêmes principes qu'énonçait alors notre société nationale.

En effet, nous avions demandé que l'immigration soit restreinte aux colons prêts à se livrer à la culture de la terre: la "Canada Colonisation Association" se propose de recruter et d'établir des colons qui se donneront sérieusement à l'agriculture. Nous avions fait valoir la nécessité de recruter "une classe d'immigrants qui ne compteraient que sur leurs propres ressources pour s'installer sur nos terres incultes": cette association a adopté un plan de vente à longs termes, mais ne pourront en bénéficier que les colons capables de faire un versement initial sur l'achat et de se procurer un matériel de culture. Nous exprimions l'opinion que les États-Unis constituaient un bon champ de recrutement, et l'association confirme cette opinion par le fait qu'elle entend y mettre au travail une centaine d'agents recruteurs. Enfin, nous attirions l'attention du ministre sur l'opportunité de réviser et d'augmenter les moyens de publicité et nous demandions la nomination d'un plus grand nombre d'agents d'immigration, et l'on annonce que le gouvernement va multiplier ses agences et va entreprendre une campagne de publicité intense.

Nous nous demandons donc comment le gouvernement fédéral, qui consent à une contribution des deniers publics à cette association de colonisation et qui favorisera l'exécution de son programme, pourra maintenant ignorer les demandes qui lui sont faites pour activer l'immigration des Franco-Américains par des moyens plus spécialement appropriés à leur situation et à leur caractère.

Mais nous nous demandons aussi comment les Franco-Canadiens pourraient soulever des objections au programme de la "Canada Colonisation Association," quand son entreprise ne fait que mettre en pratique des recommandations formulées par notre société nationale elle-même. Aussi bien, si la mise à exécution de ce programme comporte pour nous des dangers, ceux-ci ne sont pas inhérents aux principes mêmes du programme, mais découlent de notre situation spéciale de minorité, et ces dangers peuvent être écartés par notre participation au travail de recrutement et d'établissement de colons d'origine et de langue françaises.

Si nous voulons jouir des avantages qui résulteront de cette immense organisation, nous devons, en tant que Franco-Canadiens, assumer une partie de ses obligations morales et matérielles, et fournir à son entreprise notre part de travail. Si nous sommes intéressés à faire profiter les nôtres des faveurs et des ressources dont dispose cette association, c'est à nous d'aller vers elle sans attendre qu'elle vienne à nous, c'est à nous de chercher jusqu'à quel point elle a besoin de nous et en quoi nous avons besoin d'elle.

Nous avons déjà à déplorer l'éparpillement, dans nos vastes plaines de l'Ouest, de milliers de Français et de Canadiens français, autrefois colons laissés à leur esprit d'aventure ou dirigés par des agents que guidait seul l'intérêt du gain. Laisserons-nous se faire une nouvelle dispersion, ou rendrons-nous aux nôtres le service de ne pas les laisser s'isoler?

Les agents locaux, même franco-canadiens, qui représenteront dans nos paroisses la "Canada Colonisation Association," seront payés pour vendre les terres disponibles aux colons envoyés ou recommandés par les officiers de cette association. Ces colons seront souvent des gens indifférents, parfois même hostiles à nos oeuvres franco-canadiennes, et ces agents locaux seront devenus inconsciemment une cause d'affaiblissement de nos groupes. Allons-nous laisser ces agents exposés à sacrifier nos intérêts nationaux, ou bien allons-nous leur venir en aide et les faire coopérer au travail de colonisation de l'association par l'établissement de colons de langue française?

Si nous ne sommes pas prêts à faire de la besogne en ce sens, si notre société nationale n'entre pas sur le terrain de l'action et ne prend pas l'initiative d'un travail au service de la colonisation franco-canadienne, préparons-nous à voir augmenter nos misères nationales et à nous faire plus tard des reproches mérités.

J. A. Delorme.

La lutte contre la tuberculose

Le rapport de la Commission antituberculeuse de la Saskatchewan — Deux nouveaux sanatoriums seront construits en 1923 et 1924 — L'hon. Dr. Uhrich annonce une campagne d'éducation contre la tuberculose.

Régina — L'hon. J. M. Uhrich, ministre en charge du bureau de la santé publique, a reçu de la Commission antituberculeuse de la Saskatchewan, nommée par un ordre en conseil de juillet 1921, un rapport de ses recommandations. Parmi les plus importantes de celles-ci sont: la construction de deux autres sanatoriums à proximité des principaux centres de population, l'un devant être construit et installé en 1923, l'autre en 1924; le soin des enfants dans les maisons où il y a tuberculose déclarée; l'amélioration du système actuel de paiement pour les frais de traitement, de façon à permettre à tous ceux qui en ont besoin de se faire soigner dans le plus court délai; l'amélioration des facilités actuelles de diagnostic et leur extension à toutes les parties de la province; l'organisation d'un service de soins et de correspondance pour tous les anciens tuberculeux.

Ce qu'en pense le Dr Uhrich

Ces recommandations, fait remarquer l'hon. Uhrich, entrainent une dépense considérable de la part du gouvernement provincial pour l'érection d'hôpitaux de tuberculeux; mais la situation dans la province révélée par le rapport est suffisamment sérieuse pour justifier la construction de ces hôpitaux, même à une époque où le gouvernement a adopté une politique de stricte économie.

Si nous voulons délivrer la Saskatchewan de la peste blanche, continue le ministre, nous devons changer nos habitudes, tout comme doit le faire la personne atteinte, si elle veut guérir. Si nous exécutons toutes les mesures des recommandations faites par la commission antituberculeuse, il doit y avoir une grande révolution et un changement radical dans les moeurs et les coutumes de la population. Une telle révolution ne peut être accomplie par les officiers de santé et les experts en tuberculose. Il doit être bien compris de toute personne raisonnable que les mesures proposées ne peuvent être couronnées de succès que grâce aux efforts combinés du gouvernement, des municipalités et de la population de toute la province.

L'éducation de la santé

La première et la plus importante de ces mesures est l'éducation de la santé. Il faut montrer au peuple que la maladie peut être évitée. Ceci doit être fait surtout dans nos écoles. Celles-ci sont le vrai champ de bataille dans la lutte contre la tuberculose. Les préceptes généraux de l'hygiène doivent être enseignés à nos enfants de façon telle qu'ils les comprennent parfaitement et les appliquent, afin de contracter des habitudes de bonne santé. Le peuple, en règle générale, est lent à obéir à des règlements dont il ne connaît pas la signification.

L'hon. Uhrich annonce que la campagne contre la tuberculose va commencer pour de bon.

La lutte contre la tuberculose



L'HONORABLE J. M. UHRICH
Ministre en charge du bureau de la santé, qui vient d'annoncer la construction de deux nouveaux sanatoriums dans la Saskatchewan.

Cinq minutes d'inspection

Du 2 au 9 de ce mois, les autorités nous invitent à faire un effort spécial en vue de la réduction des pertes annuelles par le feu au Canada.

L'année dernière, les pertes par le feu dans la Saskatchewan se sont élevées à $3,750,000. Vingt huit personnes ont péri dans les flammes et vingt ont été gravement brûlées. Qui ne se rend compte de l'effet désastreux de ces destructions de richesses économiques et de vies humaines!

La majorité de nos fermiers ont leurs assurances dans des mutuelles agricoles et le taux de perte de ces compagnies se trouve ainsi beaucoup plus élevé qu'il ne devrait être.

Une grande partie des incendies à la campagne est due à des cheminées et à des appareils de chauffages défectueux. Les tuyaux surchauffés et les poêles placés trop près des cloisons sont aussi responsables dans un bon nombre de cas. Si chacun voulait passer seulement quelques minutes à inspecter son appareil de chauffage et à remédier à tout ce qui peut paraître défectueux, il y aurait une importante réduction dans le chiffre de nos pertes par le feu, sans parler de la préservation des vies des membres de la famille.

C'est un devoir patriotique envers son pays et son foyer que de passer quelques minutes à faire une inspection sérieuse autour de la maison afin de découvrir et de redresser tout ce qui serait susceptible de causer un incendie.

Faites le tour de la maison et des écuries, d'ici le 9 octobre, avec cet objet en vue.

---:*:---

-REGINA — Trois petits garçons, deux âgés de quatre ans et un de sept, ont été brûlés vifs dans une écurie. Ils y jouaient avec des al-

Les partis politiques et la participation à la guerre

Les libéraux et les progressistes ne veulent rien faire sans avoir consulté le Parlement, mais le chef des conservateurs est pour une adhésion immédiate — Une polémique entre M. Mackenzie King et M. Meighen au sujet du traité de Sèvres.

Ottawa — A la demande du premier ministre, le chef du parti progressiste s'est rendu à Ottawa, pour une conférence au sujet de ce que le Canada doit faire relativement au problème turc.

Le résultat de cette conférence a été une déclaration de M. Crerar à l'effet que le Canada ne doit pas envoyer de troupes en dehors du pays sans consulter le Parlement. Les conséquences d'une guerre sont terribles et le peuple canadien a le droit d'obtenir tous les renseignements avant de prendre une décision aussi grave.

De son côté l'hon. MacKenzie King déclare qu'il a soumis à M. Crerar l'attitude et la politique du gouvernement en ce qui concerne la question des Dardanelles. Depuis que la présente administration existe, l'attitude du parti progressiste a été celle de coopération avec le gouvernement dans l'administration des affaires du pays. Aucune question de plus grande importance ne s'est présentée, et c'est pour cette raison, ajoute le premier ministre, qu'il désirait consulter M. Crerar et obtenir son opinion.

Ces deux déclarations confirment ce qui a déjà été dit. Quels que soient les événements, rien ne sera fait par le Canada dans la situation actuelle de l'Angleterre vis-à-vis des Turcs sans une session spéciale du Parlement.

M. Meighen veut la participation

Tonronto — Parlant devant les membres du Club conservateur des hommes d'affaires de Toronto, le chef de l'opposition, l'hon. Arthur Meighen, a exprimé l'opinion que le gouvernement aurait dû donner une réponse affirmative à la demande du gouvernement anglais. Ce que celui-ci demandait, dit-il, c'est moins l'envoi de troupes de l'autre côté des mers qu'une déclaration de solidarité. M. Meighen est d'avis que le gouvernement devrait adresser à Londres un message de loyale coopération outre-mer, et il est prêt à lui donner son appui.

Après bien d'autres, M. Meighen a dit que le Canada est partie au traité de Sèvres, qui a été ratifié par nos représentants dont l'action a été ensuite sanctionnée par le parlement et quand on nous demande de faire honneur à cet engagement nous ne faisons rien.

M. Meighen, estime qu'il s'agit, dans cette crise, de déterminer quelle attitude le Canada prendra quand la Mère-Patrie lui demandera de défendre un traité qui est le nôtre.

Il n'existe par de traité de Sèvres, dit M. King

Ottawa — En réponse aux déclarations de M. Arthur Meighen, M. MacKenzie a publié un communiqué au sujet du traité de Sèvres:

"J'ai remarqué les paroles suivantes que M. Arthur Meighen, chef de l'opposition, a prononcées dans un discours public devant le club conservateur des hommes d'affaires de Toronto, paroles que la *Canadian Press* a reproduites: "Non seulement nous avons participé au traité de Sèvres; mais de plus, par une motion du premier ministre, nous avons ratifié par un acte de législation le geste de nos représentants qui ont signé le traité."

"A cause de la portée même de cette déclaration et des conséquences qu'on peut en tirer, il est important que le public soit informé exactement sur la mention faite d'une obligation quelconque qui lie le Canada au traité. En premier lieu il n'existe en réalité aucun traité de Sèvres. Le 10 août 1920, les Alliés ont formulé certaines propositions à la Turquie, rédigées sous forme de traité, lequel a été subséquemment signé par les représentants des pays alliés; mais ce traité est resté inopérant et ainsi aucun allié n'y est lié. Une deuxième et une troisième série de propositions ont été préparées et même une quatrième est actuellement à l'étude.

"Le 28 juin dernier, le parlement du Canada a adopté une loi pour mettre en vigueur les traités de paix conclus entre Sa Majesté et la Hongrie et la Turquie. Par ce statut le gouverneur en conseil a été autorisé à adopter des arrêtés ministériels qui lui paraîtraient nécessaires dans certains cas pour appliquer ce qui aurait pu devenir un traité avec la Turquie et pour mettre en vigueur chacun de ses articles. Ce fut tout simplement un acte d'autorisation dépendant dans ses effets du prétendu traité devenant une réalité par son acceptation par la Turquie et sa ratification par l'Angleterre. Le traité n'a pas été accepté par la Turquie! Aucun arrêté ministériel n'a été fait selon l'acte en question, alors le traité n'a jamais été ratifié par le Canada; bien plus, il ne l'a pas été par l'Angleterre.

"Au moment où le projet de loi en question a été présenté aux communes, j'ai déclaré bien clairement que le projet était de la nature d'un acte d'autorisation, afin de permettre au gouvernement, advenant un cas déterminé, de disposer de certaines propriétés et de créances de la Turquie et de la Hongrie, de la même manière dont on avait agi pour les propriétés et les créances de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Bulgarie. J'ai déclaré explicitement alors que le traité avec la Turquie n'avait pas été ratifié."

Le chef de l'opposition revient à la charge

Ottawa — M. Meighen revient à la charge. Il prétend que non seulement le Canada a ratifié le traité de Sèvres, mais qu'il a donné son approbation définitive. Pour étayer plus complètement la preuve qu'il apporte, M. Meighen cite d'abord la loi présentée au parlement à la dernière session par le premier ministre, et qui s'intitule: "Une loi pour mettre en vigueur les traités de paix passés entre Sa Majesté et la Hongrie et la Turquie", qui a été adoptée par les deux Chambres. Il cite ensuite le *Hansard*, pour démontrer que le sénateur Dandurand a déclaré en réponse au sénateur Belcourt que la Chambre des communes avait ratifié le traité.

M. Meighen admet que la ratification documentaire et formelle n'a pas été déposée à Paris avec le traité original, mais ceci est sans importance.

Le chef de l'opposition conclut en ces termes:

La grande Bretagne, fortifiée par l'aide de ses Dominions peut réussir à conserver le trésor d'une valeur inappréciable pour toutes les nations. Elle peut partiellement échouer; mais quel droit avons-nous d'entraver ses efforts par notre défection? Sommes-nous dans une position enviable que par hésitation et par une multitude d'excuses bonnes ou mauvaises, nous affaiblissions le bras de l'Angleterre et exposions au monde le spectacle d'un empire divisé?"

La Saint-Jean-Baptiste de Montréal contre la participation

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a adopté la résolution suivante:

"Les questions de guerre et le statut du pays sont des problèmes publics qui intéressent tous les citoyens. La Société nationale des Canadiens français sait qu'elle interprète les sentiments unanimes de ses adhérents en demandant que le Canada, pays d'Amérique, s'abstienne de toute participation au présent conflit d'Orient. Les conditions économiques de notre pays ne sauraient supporter de nouvelles charges. En présence d'une semblable situation, une participation à tel conflit contre la volonté du peuple peut précipiter la rupture définitive de l'unité nationale déjà compromise."

---:*:---

La souscription de l'A. C. F. C.

Pour aider à solder les frais de la défense dans l'affaire de l'école Ethier

Total à date du 20 sept.	$127.50
Paroisse de Vonda	$20.00
Cercle de l'A.C.F.C., Montcalm, d'Assiniboia	$5.00
M. l'abbé D.M. Gamache, Wakaw	$1.00
M. L. Simonot, Bonne Madone,	$1.00
Cercle de l'A.C.F.C. et paroisse de Gravelbourg	$25.00
Paroisse de Saint-Maurice de Cantal,	$6.00
Total	$185.00

---:o:---

Le bon journal

Il est plus important aujourd'hui d'avoir de bons journaux que d'avoir des cercles, des sociétés et des salles de paroisses. A quoi cela servira-t-il, en effet, si au sortir de ces réunions nos fidèles se trouvaient au milieu de tous les dangers?

A quoi servirait-il, au cours d'une maladie contagieuse, de s'isoler pendant une journée et de courir pendant six jours au milieu des pestiférés? Ce qui vaudrait mieux, ce qui serait définitif, ce serait de faire disparaître, de transformer l'asmosphère corrompue par la mauvaise presse en un milieu où tous puissent respirer l'air pur des idées saines soufflées par le bon journal. — Abbé Soulange-Bodin.

Les pourparlers de paix sont engagés

La situation a été très tendue pendant plusieurs jours, mais tout danger nouveau de guerre semble écarté.

EN CONFERENCE

CONSTANTINOPLE — Depuis hier les représentants de la Turquie, de la Grèce, de l'Angleterre, de la France et de l'Italie sont en conférence à Murania. Les nationalistes turcs ont consenti à engager des pourparlers d'armistice.

On discute la question de l'occupation de la Thrace orientale par des détachements de troupes inter-alliées pendant la retraite de l'armée grecque.

Les Kémalistes vont insister, dit-on, sur l'abandon, par les Anglais des côtes asiatiques des Dardanelles.

On s'attend à ce que la conférence dure plusieurs jours.

Les dépêches qui suivent sont des derniers jours de la semaine dernière.

La rupture est presque inévitable

Constantinople — Le général Harrington semble avoir épuisé tous les moyens pacifiques et beaucoup craignent qu'il ne reste plus qu'à avoir recours à l'action militaire.

Dans les cercles militaires une rupture est considérée comme inévitable d'un moment à l'autre si les Turcs ne se retirent pas de la zone neutre. Ceux-ci continuent d'être en contact étroit avec les troupes anglaises. Ils ont établi autour de ces dernières un rideau à l'abri duquel ils concentrent des troupes et exécutent des reconnaissances.

Les Anglais ont établi une censure de *guerre*. Il est désormais interdit de mentionner les noms des régiments, leur force et leur destination.

La France est ferme dans son attitude

Paris — La France est ferme dans son attitude prise avec la Grande-Bretagne et l'Italie. Elle insiste sur la reconnaissance par la Turquie de la neutralité des détroits. A l'heure actuelle il n'est pas question d'user de la force des armes pour appuyer cette attitude, mais le gouvernement français emploiera toute son influence pour inviter les Turcs à se retirer.

La France ne juge pas la situation aussi critique que le fait l'Angleterre. Elle croit que les relations tendues entre les Turcs et les Anglais dans la zone de Chapak peuvent être réglées sans recourir au conflit armé. On ne cherche pas cependant, à atténuer les menaces des difficultés actuelles. Aussi le gouvernement a-t-il télégraphié à ses représentants dans le Levant d'user de toute la force de l'influence française sur Mustapha Kemal Pacha afin d'obtenir l'évacuation immédiate de la zone envahie.

Le baiser de Kémal

Constentinople — Lorsque M. Franklin-Bouillon, l'envoyé du gouvernement français, est arrivé à Smyrne, Mustapha Kémal Pacha est allé le saluer au port et il l'a embrassé sur les deux joues.

Après un nouvel échange d'amabilités, les deux amis se sont rendus à terre et ont tenu une longue conversation dans la maison où résidait l'ex-roi Constantin de Grèce, lors de sa visite à Smyrne, l'année dernière.

Le Pape intercède pour la paix

Rome — Le pape Pie XI a télégraphié à Mustapha Kemal Pacha, le pressant d'adopter toutes les mesures possibles pour éviter de nouvelles effusions de sang.

Ce que veulent les Turcs

Constantinopple — Kémal Pacha a adressé une note au général Harrington dans laquelle il lui demande de retirer toutes les troupes anglaises du côté asiatique des détroits, comme ont fait les Français et les Italiens. Dans le cas d'acquiescement, dit-il, il retirera "légèrement" les troupes nationalistes de la zone neutre. Il demande également la cessation de ce qu'il appelle les mesures arbitraires des autorités britanniques de Constantinople envers la population turque et la promesse solennelle qu'on ne permettra à aucun navire grec de traverser les Dardanelles.

Cette note est en réponse à une communication du général Harrington. On considère, dans les cercles militaires britanniques, qu'elle ferme la porte à un règlement pacifique de la question des détroits.

On se prépare à la guerre

Constantinopple — Le brigadier-général Sir Charles Harington, commandant en chef des troupes alliées dans les Dardanelles a envoyé un ultimatum à Kemal Pacha, lui signifiant d'avoir à évacuer les Dardanelles dans les 48 heures.

Les Turcs n'ont tenu aucun compte de cet avertissement.

(à suivre en deuxième page)

Le roi Constantin a abdiqué

Le monarque grec doit s'effacer devant l'hostilité populaire. — Son fils Georges II lui succède — Une révolution pacifique.

Londres — Le roi Constantin a abdiqué en faveur du prince de la couronne. Cet acte officiel a suivi des scènes dramatiques. Le palais royal était entouré d'une grande foule ameutée contre le roi et qui demandait à grands cris son abdication.

Ce ne fut qu'au moment où la foule cria qu'elle allait s'emparer de sa personne qu'un émissaire annonça d'une fenêtre que le roi avait abdiqué. Le général Papoulas, qui avait été envoyé pour négocier avec les révolutionnaires, épousa leur cause quand ses négociations firent échec. Le gouvernement envoya un second émissaire à qui la foule répondit: "Nous voulons détrôner celui qui est la cause des misères de la Grèce."

Message royal

Constantin envoya alors un long message à son peuple:

"Ne voulant pas que l'on me reproche d'avoir en quelque façon nui à l'unité du peuple grec en restant sur le trône, j'abdique le pouvoir royal. A partir de ce moment mon fils aîné, le prince George, est votre roi.

"Je suis assuré que toute la nation se ralliera à lui et l'aidera de toutes ses forces et au prix de tous les sacrifices, dans sa tâche difficile.

"Pour moi, je suis heureux qu'une seconde occasion m'ait été offerte de me sacrifier pour la Grèce. Je suis prêt à combattre à la tête de l'armée, si le gouvernement estime que je puis rendre ce service à la patrie."

Pas d'effusion de sang

Athènes — Le "comité provisoire révolutionnaire" a publié la proclamation suivante:

"A la suite d'une entente avec le cabinet Triantafillakos, qui vient de démissionner, le comité provisoire révolutionnaire prendra la direction des affaires aussitôt que possible. Jusqu'ici il a compté, pour maintenir l'ordre et protéger les citoyens sans exception, sur le patriotisme des grecs et sur l'ardent désir du peuple pour la réconciliation, désir que partage aussi le parti révolutionnaire. Les perturbateurs de l'ordre public, à quelque parti qu'ils appartiennent, seront punis suivant la justice révolutionnaire."

La presse vénizéliste dit que la révolution se propage dans tout le pays sans effusion de sang.

Le nouveau roi a prêté serment et a pris le nom de Georges II.

Vénizélos se tient tranquille

Paris — "Je veux qu'on me tienne pour mort," a répondu M. Vénizelos, ex-premier de Grèce, à qui un représentant du "Petit Parisien" demandait quel rôle il entendait jouer de nouveau dans la politique de son pays. Quarante-cinq autres correspondants avaient télégraphié à M. Vénizelos, qui est à Deauville, pour lui demander audience, mais à tous il répondit de ne pas se déranger.

L'homme d'Etat garde la même réserve vis-à-vis de ses amis les plus intimes.

Constantin s'en va

Athènes — Le roi Constantin, la reine Sophie et le prince Nicolas sont partis pour Palerme, Sicile, à bord d'un bateau grec mis à leur disposition par le comité révolutionnaire. Le départ a eu lieu sans aucune cérémonie.

Ce qui se passe

Une statue de Laurier à Arthabasca

Arthabaska — Un groupe imposant de ministres des cabinets fédéral et provincial a pris part, au milieu d'une foule nombreuse, à l'inauguration de la statue de Laurier, érigée au centre de sa petite ville d'adoption. M. Robert Laurier, neveu de sir Wilfrid, a luimême tiré le cordon qui a fait disparaître le voile qui couvrait le monument.

A cette occasion, M. le Docteur Béland a prononcé le panégyrique de l'ancien premier ministre. "Ce n'est pas, dit-il, au peuple d'Arthabaska qu'il faut relater les grands gestes politiques de Laurier, son oeuvre de développement commercial, de relèvement social, son oeuvre de concorde et d'apaisement. Peu d'hommes ont occupé une place aussi considérable dans la vie publique d'une nation. Assurément, aucun, depuis les origines de ce pays, ne s'est élevé à la position qu'avait atteinte sir Wilfrid Laurier, au zénith de son existence.

Son nom était devenu familier et l'objet d'un profond respect dans tous les foyers, les foyers des humbles et des petits comme les foyers des riches et des puissants."

Le sénateur Lavergne, M. J.-E. Perreault, M. Jacob Nicol, M. N.-K. Laflamme, M. J. Hudson ont aussi adressé la parole en cette circonstance, pour rendre un unanime concert d'éloges à la mémoire du grand chef libéral disparu.

:*:

Kamouraska détruit par le feu

Québec — Un violent incendie a balayé le village de Kamouraska, à 90 milles à l'est de Québec, et a détruit de trente à trente-cinq maisons et nombre de granges et d'autres bâtisses. L'incendie s'est déclaré vers midi dans la maison de Mlle Morneau. Les flammes, poussées par un fort vent de l'ouest, détruisirent toutes les maisons des deux côtés de la rue principale, depuis le magasin d'un côté et le Palais de Justice de l'autre jusqu'à l'église. En plus de ces maisons tout le groupe de maisons appelée: "Le Cap" furent brûlées depuis le Palais de Justice jusqu'à l'église.

On estime les pertes à une centaine de mille piastres.

Parmi les édifices détruits se trouvent le bureau de téléphone de Kamouraska, l'hôtel Deschesnes et l'hôtel Francoeur.

Les villas de M. J. R. Chaloult, de Québec, et de Mme Sylvio Michaud, de Montréal, ont été détruites. Ces résidences abritaient les générations Chaloult et Michaud depuis un grand nombre d'année. Tous les meubles et reliques de famille ont été détruits.

:*:

Ottawa port de mer

Ottawa — Le "Citizen", dans un article fort intéressant, traite des possibilités qu'il y a qu'Ottawa devienne quelque jour un port océanique.

"Un projet grandiose, dit-il, qui s'il est mis à exécution, transformera la rade d'Ottawa en un port d'escale pour les navires cheminant vers les grands lacs, justifie l'incorporation, ce mois-ci, de la "Transportation and Power Company" au capital de $15,000,000. Cette firme a acheté les actions de la "Great Lakes and Atlantic Canal and Power Company." Le projet d'endiguage du St-Laurent, dont le public connaît bien les grandes lignes, ne fait pas même mention d'Ottawa sur ses devis. Le plan actuel prévoit le creusage d'un canal de Montréal jusqu'à la capitale puis de là jusqu'à Prescott, et enfin jusqu'aux grands lacs, par la voie du St-Laurent. L'une des particularités de ce projet serait le creusage d'un canal entre les lacs Huron et Erié.

:*:

Un manifeste des évêques allemands au Pape

Les évêques catholiques allemands réunis à Fulda ont adressé au Pape un manifeste. En voici le texte, tel que le reproduit la *Germania*. On pourra se rendre compte de l'état d'esprit du clergé allemand:

" La conférence des évêques, réunis à Fulda a décidé d'envoyer une protestation solennelle au Saint-Siège, gardien de la réconciliation des peuples, contre l'accusation injuste et constamment renouvelée par les ennemis de l'Allemagne, que celle-ci est responsable de la guerre, et contre les terribles conséquences que le gouvernement français tire de cette déclaration de responsabilité. En conséquence, les évêques, réunis en conférence répètent avec la même inébranlable conviction que dans leur lettre pastorale de 1914: "Nous sommes innocents de la déclara-"tion de guerre, qui nous a été im-"posée, et nous pouvons en témoi-"gner devant Dieu et devant les "hommes."

:*:

Les Bénédictins reviennent en France

Les moines bénédictins français de l'abbaye de Solesmes (Sarthe) qui furent exilés de France par le gouvernement, il y a une vingtaine d'année, viennent d'être invités par le gouvernement français à retourner en France. Ils retourneront dans leur pays. Ce sera un gain pour la France, mais ce sera une perte pour l'Ile de Wright qui avait connu une prospérité inaccoutumée depuis l'arrivée des moines français.

Ils s'étaient d'abord établis à Appuldarcombe House: plus tard ils avaient acheté l'ancienne abbaye Quarr et y avaient construit une nouvelle abbaye et une église. De toutes les parties du monde on accourait en grand nombre à l'abbaye pour étudier le plain-chant grégorien. Plusieurs moines sont déjà retournés en France.

:*:

La fin de Carpentier

Paris — Le monde sportif de France acclame aujourd'hui un nouveau héros. Battling Siki, le pugiliste sénégalais, qui a triomphé du champion poids-lourd français Georges Carpentier, a été vainqueur à la sixième reprise d'un combat qui devait en durer vingt.

Les journaux admettent que Carpentier a été déclassé. Ils rendent hommage à la force herculéenne et à la tactique agressive du Sénégalais. Celui-ci est bâti comme un *léopard. Ses muscles, pendant la* bataille, *ressortent merveilleusement* sous la peau bronzée. Il est *très agile et fait de grands bonds pour éluder les coups de son adversaire*, ce qui contrastait avec les mouvements gracieux de Carpentier, *qui évolue dans l'arène comme* un danseur esthétique.

Siki est le type du soldat sénégalais amené au front occidental, en France; durant la guerre. Imposant, doué d'une force rare et d'une *grande* endurance, il devient un adversaire irrésistible quand il s'excite. Il *combat un peu à la manière* de Jack Dempsey; ses dents blanches, brillant dans sa large mâchoire carrée, sont de nature à intimider son adversaire.

Siki a été heureux dans tous les combats qu'il a livrés en France. Mais jamais avant sa rencontre avec Carpentier il n'avait déployé une aussi grande vigueur dans ses coups. A Marseille, il a mis hors le combat, à la sixième ronde, Harry Reave, ancien champion mi-lourd d'Angleterre. Il avait été déclaré vainqueur de Marcel Niles, à Paris, dans un combat de quinze *reprises*. A l'issue de cette rencontre, François Descamps, gérant de Carpentier, avait déclaré que Siki craindrait de rencontrer son protégé. Siki a aussi battu sur les points Paul Journée, autre poids-lourd français.

La victoire du Sénégalais fait parler d'une rencontre de ce dernier avec Harry Wills, le poids-lourd des Etats-Unis, prochain adversaire probable de Dempsey.

:*:

Le bétail canadien en Grande-Bretagne

Calgary — M. William-Philip Chapman, président de la *Live Stock Traders Association of Great Britain, Limited*, annonce que la Grande-Bretagne importera la plus grande partie de l'excédent du bétail canadien, soit 120,000 têtes annuellement, quand l'embargo sur le bétail canadien aura été définitivement supprimé.

:*:

Une Américaine fonde un journal à Jérusalem

La ville de Jérusalem aura bientôt un journal quotidien en Anglais. Le journal sera la propriété d'une Américaine, Mme Calting, de New-York, par qui il sera également publié. Mme Gatting a passé plusieurs mois en Palestine, étudiant les conditions locales, et a acheté pour 250,000 dollars un édifice où sera établi son journal. Les presses et le matériel pour le journal sont actuellement en route des Etats-Unis.

:*:

Un aviateur de sept ans

Paris — Le petit Gilbert Risser, âgé de sept ans, détient certainement le record du voyage en avion pour son âge. Il est fils du pilote d'aviation civile Risser, qui luimême, est un collectionneur de kilomètres aériens. Il a fait 700 heures de vols de guerre sur le front, 1,200 heures en qualité de moniteur en école, 800 heures de vols civils en avions commerciaux.

Risser est si sûr de lui qu'il n'a jamais hésité à se faire accompagner de son enfant. En 1919, le petit Risser, âgé de 4 ans, fit Nîmes aller et retour. En 1921, il a fait Paris — Strasbourg — Prague — Varsovie et retour. Il compte deux fois Paris-Strasbourg-Paris. Il a traversé la Manche. En totalisant diverses autres promenades, il peut se vanter davoir navigué 8,000 kilomètres dans le ciel.

On lui a promis que d'ici peu il ferait Paris-Lausanne et le petit bonhomme attend avec impatience le regrimper là-haut.

Ainsi commence la jeune génération des aviateurs, celle qui sera complètement maîtresse de l'air, parce qu'avant de devenir oiseaux les pilotes auront été oiselets.

:*:

Le cerveau des imbéciles

C'est une opinion très répandue que le cerveau des hommes célèbres pour leur intelligence est plus lourd et plus volumineux que celui du commun des mortels.

Or cette opinion est une erreur. Une revue anglaise de vulgarisation scientifique a signalé que le cerveau le plus lourd connu jusqu'ici était celui d'un pauvre homme, aux trois quart idiot, qui vendait des journaux dans les rues de Londres. Son cerveau pesait 2,400 grammes.

La même revue mentionnait encore le cas d'un paysan norvégien, simple d'esprit, de qui le cerveau atteignait 2,340 grammes et celui d'une naine parfaitement inintelligente, dont le cerveau pesait 2,200 grammes, alors que celui d'un écrivain tel que Tourgueneff n'en pesait que 2,134.

La moyenne du poids de soixante cerveaux de personnes remarquables est de 1,530 grammes, tandis que celle d'un nombre égal de cerveaux d'imbéciles et d'idiots est de 1,776 grammes.

Les pourparlers de paix sont engagés

(suite de la première page)

Les Anglais déploient une très grande activité pour rendre plus fortes leurs lignes et se mettre en état d'arrêter tout mouvement des nationalistes. Tous les jours leurs armées de terre et de mer reçoivent des renforts.

Les navires de guerre les plus puissants et les plus perfectionnés sillonnent la mer de Marmara et le Bosphore. Comme au temps de la campagne de Gallipoli, la concentration des forces britanniques est effectuée le plus promptement et le plus habilement possible. La flotte britannique comprend maintenant six dreadnoughts, sept croiseurs de combat, vingt contre-torpilleurs, plusieurs sous-marins et d'immenses vaisseaux portant des aéroplanes. Cette formidable flotte et les renforts reçus par l'armée de terre britannique qui compte plus de trente mille hommes ont apaisé les craintes des chrétiens de Constantinople.

Lloyd George s'explique

Londres — Le premier ministre Lloyd George a donné à l'agence Reuter, pour la Presse Canadienne, une interview spéciale au sujet des critiques portées au Canada contre la méthode du gouvernement impérial d'inviter les différents Dominions à envoyer des contingents, en cas de guerre avec la Turquie.

Lloyd George a nié que les Dominions fussent exploités pour des fins politiques. Il a dit qu'il n'en était pas question et que cette impression n'était nullement fondée.

Le premier ministre a dit que le cabinet comprenait que les sacrifices que l'Australie et la Nouvelle-Zélande ont faits à Gallipoli durant la grande guerre leur donnaient le droit d'être consultées lorsqu'il s'agit de la neutralité des Dardanelles. Le cabinet a décidé, par conséquent que ces Dominions avaient le droit de participer à la défense de la liberté des détroits, et le cabinet a jugé qu'il était impossible de demander à ces deux dominions de prendre part à cette défense sans inviter le reste des Dominions. Ainsi, le Canada et l'Afrique-Sud furent aussi approchés.

Nouvelles de partout

WINNIPEG—Trois enfants de M. et Mme Armand Saint-Godard, d'Elizabeth, Man., le plus âgé de trois ans et le plus jeune de deux mois, *ont été brûlés à mort dans l'incendie* de la maison. On pense que les enfants avaient renversé une lampe sur la table pendant que la mère était occupée à traire les vaches.

OTTAWA — Il vient de se créer une société qui s'occupera spécialement de l'immigration juive au Canada. Ses quartiers généraux seront à Montréal.

MONTREAL—Les vétérans canadiens, de descendance hellénique et les Grecs du Canada ont fait savoir par message à l'hon. MacKenzie-King qu'ils étaient disposés à combattre dans les rangs des troupes canadiennes, si celles-ci sont appelées à se battre dans le Levant contre les soldats de Mustapha Kemal Pacha.

SHERBROOKE — Un incendie a causé des dommages considérables à l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke-Est. Les malades qui étaient à l'hôpital ont été sauvés à temps.

EDMONTON — Le thermomètre a enregistré 83 degrés, le 25 septembre. Ce fut la journée de septembre la plus chaude depuis vingtcinq ans.

ST-BONIFACE, Man. — Dimanche dernier, 1er octobre, a eu lieu à la cathédrale la cérémonie d'investiture de Mgr Jubinville, prélat domestique de Sa Sainteté.

OTTAWA — Le nom de A. Hervé Barrette, ancien notaire public de Hull, a été rayé de la liste des notaires pratiquant dans la province de Québec. Cette décision vient à la suite des mandats d'arrestation émis contre Barrette. Il est accusé d'avoir obtenu $15,000 de ses clients sous de fausses représentations et l'on *ignore* où il est actuellement.

EDMONTON — Mrs Ross, femme échevin de la ville, a été nommée député-maire pour le dernier trimestre de l'année.

PARIS — Jules Siegfried, le doyen des députés français, est mort. Il était l'auteur d'un livre estimé sur le Canada.

QUEBEC — L'église de Saint-Charles-sur-Richelieu, l'une des plus vieilles du pays—elle datait de 1740—a été détruite par un incendie. Les pertes sont estimées à $150.000.

:*:

Trop longtemps le pouvoir des femmes s'est surtout exercé par des décrets absolus sur des choses futiles. Ce n'est pas assez de former ou de déformer les modes quand on a une mission pour former ou réformer les moeurs. Ce n'est pas assez d'être le charme d'une société, quand on peut en devenir la conscience.

L'homme qui fait tomber la pluie

Les cultivateurs de la région de Medecine Hat, qui, en 1921, ont eu recours au ministère de M. Hatfield, "l'homme qui fait tomber la pluie", et se sont à l'automne déclarés satisfaits de ses services, quoique pas jusqu'au point de le maintenir dans son emploi cette année, n'ont pas eu à se plaindre de s'être reposés sur la Providence, puisqu'ils ont eu la précipitation dont avaient besoin les récoltes. Par suite, nous imaginons qu'ils ont à peu près oublié Hatfield. Peut-être même tiennent-ils à l'oublier, en éprouvant une impression plus ou moins pénible d'avoir été à l'excès crédules.

Qu'est devenu Hatfield?

Nos concitoyens de l'Ouest seront peut-être heureux d'apprendre qu'il n'a en tout cas pas été ruiné par leur ingratitude. Il a en effet trouvé à louer ses services en Italie, où l'arrivée de "l'homme qui fait tomber la pluie" a produit une grande sensation.

Naturellement il y a des journaux italiens qui se sont moqués, mais il a plu *en Italie dans des régions* où il n'était pas tombé une goutte d'eau depuis cinq mois. Il a plu *à torrents et longtemps.* Les terres *sont* gorgées et les paysans pataugent dans la boue en chantant les louanges du faiseur de pluie.

Ainsi Hatfield aurait bien ri, parce qu'il aurait ri le dernier, s'il n'était mystérieusement disparu. Il était venu à Naples avec son appareil à faire tomber la pluie, et il y passa plusieurs semaines. Mais un beau matin, il plongea dans l'inconnu. Et, depuis la bienheureuse pluie qu'on attribue à son intervention, on le recherche activement.

:*:

Ce que devient Lénine

L'ex-dictateur habite, aux environs de Moscou, la villa qui appartenait autrefois à la femme de l'ancien chef de la police de Moscou, Mme Reinbot-Morozoff. La villa, qui se trouve sur la ligne ferrée Moscou-Pétrograd, est entourée d'un mur en bois très élevé. Elle est surveillée nuit et jour par les gardes rouges et les agents de la tcheka. L'isolement du malade est absolu. Seuls le chef de la tcheka, Dzerjinski, et un communiste notoire de Moscou, M. Smidowitch, y peuvent pénétrer. Quant à la femme de Lénine, déjà souffrante d'un goître, la maladie de son mari l'a rendue à demi folle.

Lénine est un homme fini, même au point de vue physique. Une plaie purulente sur une jambe, trace d'une syphilis déjà ancienne et mal guérie, l'empêche de marcher. Il passe son temps à faire des corbeilles et des couronnes de paille. De temps en temps, il essaie d'écrire, mais les médecins s'y *opposent.* Il y a *quelque temps,* lorsqu'il allait un peu mieux, il a écrit deux brochures où il déclare que la révolution communiste en Russie n'a été qu'une terrible erreur. Trotsky a confisqué les manuscrits pour en empêcher la publication. Ce qui est le plus curieux, c'est que Lénine est tombé dans la dévotion. Il fait souvent des prières, écrit des testaments et des oraisons d'un caractère religieux, s'accuse d'être le destructeur de sa patrie et de l'église.

Pierre Boucher et La Vérendrye

L'Ouest s'est associé à l'hommage de la province de Québec

Québec — L'inauguration des statues à Pierre Gaultier de Varennes de la Verendrye et à Pierre Boucher de Grosbois a donné lieu à une belle manifestation patriotique à Québec. La cérémonie s'est déroulée devant l'édifice du gouvernement provincial en présence de toute la jeunesse écolière de Québec.

C'est M. Adélard Turgeon, président de la Commission de Conservation des monuments historiques, qui présidait cette fête. Il a prononcé le premier discours, avant l'inauguration des statues de la Verendrye et de Pierre Boucher.

M. Turgeon, tout d'abord, donne lecture d'un télégramme envoyé par S. G. Mgr Béliveau, évêque de St-Boniface, conçu en ces termes:

Winnipeg, Man. sept. 27 1922

Mes félicitations à Québec pour le geste de très pur patriotisme canadien-français qu'elle fait en ce jour en élevant un monument au grand La Verendrye. Déposez une belle couronne au monument au nom de l'archevêque de St-Boniface. Puissions-nous bientôt suivre votre exemple, c'est notre grand désir.

(signé) Arthur
Arch. de St-Boniface.

Le président a lu aussi la résolution suivante adoptée par le conseil municipal de St-Boniface, le 11 septembre 1922:

"Le conseil de St-Boniface a appris avec une légitime joie et une vive émotion qu'un monument à la mémoire de Pierre Gaultier de Varennes, sieur de la Verendrye, serait dévoilé dans la ville de Québec, le 28 septembre courant.

"Il désire exprimer sa profonde gratitude au gouvernement de la province de Québec et à tous ceux qui ont contribué à ce monument pour avoir ainsi immortalisé dans le bronze les gestes glorieux et la grandeur morale de cet illustre Canadien qui a eu l'honneur d'ouvrir le Nord-Ouest canadien à la civilisation chrétienne."

Des discours ont été également prononcés par M. Athanase David, M. de Boucherville, les Drs de Varenne et Norman.

Les pillages de banques

Coups audacieux de bandits à Moosomin et à Ceylon

Régina — La succursale de la Banque Union à Moosomin, Sask., a été pillée lundi matin par une bande supérieurement organisée qui a fait sauter le coffre-fort et s'est emparée du contenu, d'environ $8000.

Lorsque les bandits arrivèrent dans la ville, en deux automobiles, ils se rendirent tout droit à la gare, s'emparèrent de John MacDonald, le télégraphiste de nuit, lui lièrent les mains et coupèrent les fils télégraphiques. Ils se rendirent ensuite vers la banque, forçant MacDonald à les accompagner. Pendant son absence, trois trains arrivèrent et durent demeurer en gare, en attendant qu'il pût venir leur donner l'ordre de partir. Les voyageurs se demandaient pourquoi ce retard, sans se douter de l'événement dramatique qui se passait, quand le télégraphiste revint à la gare et se fit délier les mains.

C. J. Nutt, le comptable de la banque, et sa femme étaient couchés dans la banque. Réveillés par la première explosion, ils furent immédiatement placés sous bonne garde. Ils restèrent dans leur chambre étroitement surveillés, tandis que six autres décharges d'explosifs furent employées pour forcer l'entrée du dernier compartiment du coffre-fort.

La bande comprenait huit hommes au moins, peut-être dix. Ils n'étaient pas masqués, mais portaient des casquettes à visières rabattues sur les yeux. Cinq opéraient à l'intérieur de la banque et trois au moins se tenaient à l'extérieur. On suppose que deux chauffeurs restaient dans les deux grosses automobiles qui les avaient amenés et qui les ramenèrent un peu plus tard vers la frontière du Manitoba à une vitesse vertigineuse. Il est probable que les autos tournèrent au sud quelque part au Manitoba et filèrent droit sur la frontière internationale.

Même histoire à Ceylon

Presque dans le même moment, entre deux et trois heures du matin, une autre bande de voleurs faisait sauter le coffre-fort de la Banque de Montréal à Ceylon, emportait $6.500 en argent et des valeurs pour un gros montant.

La chose s'est passée exactement de la même façon: fils télégraphiques coupés, gardes postés autour de la banque, coffre-fort sauté et fuite rapide en auto.

Les deux bourgades sont à environ cent milles de distance. Ceylon est un peu à l'ouest de Régina, à environ six milles de la frontière. Moosomin est à 140 milles à l'est de Régina et à 80 milles environ de la ligne internationale. C'est le point le plus au nord qu'avaient encore touché les différentes bandes à l'oeuvre dans la province. La police croit que celle-ci ont leurs quartiers généraux aux Etats-Unis, probablement dans le Nord Dakota.

Comités de vigilance

Régina — C. W. Chesterton, surintendant de la Banque de Montréal, engage les citoyens des petites bourgades à proximité de la frontière internationale à organiser des comités de vigilance. Il déclare que ceci doit être fait immédiatement si l'on veut mettre fin aux incursions de pillage le long des lignes. Des comités de vigilance ont déjà été organisés dans plusieurs localités sur la ligne de Souris du C.P.R.

Une éloquente page d'histoire

Au banquet d'"union sacrée" de Meaux, le jour de l'anniversaire de la Marne, M. Poincaré a prononcé un superbe discours, dont nous croyons devoir reproduire ici quelques extraits, tant à cause des grands souvenirs historiques qu'il rappelle qu'à raison des déclarations qui le couronnent.

La grande guerre fut une action défensive de la civilisation tout entière

Après avoir décrit les horreurs de l'invasion, M. Poincaré poursuit:

D'un seul bond, toute le France s'est dressée pour repousser l'invasion. Ni la fortune, ni l'intelligence, ni les fonctions, n'ont dispensé personne de courir aux armes: toutes les familles sont égales dans l'effort; elles seront égales dans le sacrifice et dans la douleur. Jamais la France n'a donné à l'idée de patrie plus de grandeur et plus de beauté.

A la Marne, du reste, nous étions déjà secondés dans notre résistance. L'armée du maréchal French est là, petite encore, mais héroïque. L'Angleterre et le Japon conservent avec nous la maîtrise des mers. En Belgique, le roi Albert demeure inébranlable à la tête de ses troupes. Les Russes entreprennent, en Prusse orientale, une heureuse diversion, et la Serbie se cramponne à son sol envahi.

Et, bientôt, cette guerre des nations va prendre, plus nettement encore, un caractère d'universalité. Les Dominions britanniques se joindront à leur métropole; l'Italie armera pour libérer ses fils de Trente et Trieste; la Roumanie, pour affranchir la Transylvanie; les nationalités opprimées, Polonais, Tchéco-Slovaques, Slaves du Sud, enverront des volontaires combattre sur notre sol, et du Siam au Portugal, de la Chine à l'Amérique du Sud, des millions d'êtres humains se soulèveront avec nous contre les funestes desseins de l'Allemagne impériale. Et enfin, la République des Etats-Unis qui, depuis le début des hostilités, a donné à notre cause tant de marques de sympathie et qu'ont indignée les atteintes réitérées portées par l'Allemagne au droit des gents, se jettera elle même dans la mêlée à travers l'Atlantique, et se rangera, avec toutes ses forces, aux côtés des peuples qui défendent, en Europe, leurs libertés respectives.

Rien de plus clair, Messieurs, que le sens de ce gigantesque effort. C'est pour une même cause que nous avons lutté, et, tous, nous avons voulu que cette cause triomphât avec nous. Nous avons cherché à délivrer les nations de l'impérialisme germanique; ce n'est, évidemment pas pour substituer un nouvel impérialisme, quel qu'il soit, à celui que nous nous sommes efforcés de détruire.

La paix doit devenir une réalité

Après avoir rappelé que c'est calomnier la France que de lui attribuer une politique militariste, conquérante, le président du Conseil conclut:

Messieurs, l'Allemagne nous avait volé en 1871 l'Alsace et la Lorraine; elle nous les a rendues, et c'est assurément une grande iniquité réparée; mais l'Allemagne a détruit nos villes, ravagé nos campagnes, et elle a poussé ses armées jusqu'aux champs de bataille que, dans cette journée commémorative, nous allons une fois de plus parcourir.

A quoi bon disserter, Messieurs, sur les sacrifices comparés des alliés? Nous n'avons jamais contesté ni la bravoure, ni le désintéressement, ni la loyauté de nos amis; nous ne voulons confronter, ni les comptes de frais, ni les tableaux des morts, ni les listes des blessés; nous consentons volontiers à ne nous pas prévaloir de ce que nos pertes en hommes ont été les plus lourdes; chacun des alliés a fait, à sa place, tout son devoir; cela suffit pour qu'aucun d'eux n'ait le droit de s'arroger, vis-à-vis des autres, la primauté dans la victoire. Mais, tout de même, voici, à deux pas de nous, le sol où se sont livrés, en 1914, les premiers combats; le sol qui a été envahi par l'armée allemande à une heure où elle ne mettait aucun frein à la violence et où elle dévastait tout sur son passage; le sol qui a servi ensuite, pendant quatre ans, de champ de bataille, non seulement aux armées françaises, mais à la plus grande partie des armées alliées. Depuis près de quatre nouvelles années, la France s'épuise à réparer seule les dommages qu'elle a subis dans ses provinces du Nord et de l'Est. Est-ce là ce qu'on appelle la justice?

Messieurs, le gouvernement de la République vient de donner une nouvelle preuve de sa patience et de sa modération et s'abstenant de précipiter les choses au lendemain de la décision qu'a prise, ces jours-ci, la Commission des réparations. L'Allemagne sollicitait un nouveau moratoire, d'abord pour la fin de cette année, puis pour les deux années suivantes. La Commission n'a pas accueilli cette demande, et, pour le moment au moins, elle a maintenu aux chiffres précédemment fixés le montant des prochaines échéances. Nous ne nous trouvons donc pas dans le cas de saisir immédiatement les gages que nous avons jugés nécessaires pour l'hypothèse d'un moratoire. D'autre part, la Commission a pensé que la Belgique étant seule directement intéressée, par suite de sa priorité, aux payements de cette année, il y avait lieu de lui laisser le droit de déterminer elle-même les garanties de ces payements. Nous aurions eu mauvaise grâce à repousser une combinaison qui était, non seulement acceptée, mais proposée par nos amis belges. Le Cabinet de Bruxelles a tenu, d'ailleurs, à nous assurer que les conditions qu'il réclamerait de l'Allemagne n'auraient pas pour effet d'établir un moratoire déguisé et de décharger le présent au préjudice de l'avenir. Si l'Allemagne se dérobait aux légitimes exigences de la Belgique, elle se mettrait en état de manquement et il ne nous resterait qu'à user d'une liberté que nous n'avons pas aliénée et que nous n'aliénerons pas.

Mais ce n'est pas par des décisions partielles et temporelles que peut être résolu le grave problème des réparations. Les questions qu'il pose sont ajournées et elles se représenteront toutes avant la fin de l'année. Puisse-t-on les aborder enfin dans leur ensemble et comprendre dans un réglement général ces dettes interalliées qu'on nous a prématurément rappelées. Nous aborderons cette étude avec le vif désir de voir se dissiper le lourd cauchemar qui pèse sur l'Europe. Nous tenons cependant, pour ne tromper personne à bien préciser qu'avant tout nous entendons recouvrer notre créance sur l'Allemagne. Si l'on nous reproche de réclamer trop âprement nos droits, nous répéterons que nous ne saurions renoncer à nos revendications sans ruiner la France, et que la ruine de la France serait pour l'Europe tout entière la plus terrible des catastrophes. Il faut donc que nous sortions du provisoire; il faut que, de gré ou de force, l'Allemagne remplisse ses engagements. Nous sommes aussi jaloux que d'autres de maintenir la solidarité européen; mais cette solidarité exige le salut de la France. Si l'on ne nous aide pas à nous rétablir, nous nous aiderons nous-mêmes. Devant les champs de bataille de la Marne, jurons-nous, Messieurs, d'obtenir justice.

Les zouaves pontificaux du Canada

Québec — Sait-on qu'il existe au Canada une association de zouaves pontificaux qui compte près de 2,000 adhérents? Naturellement, ces hommes ne sont pas tous des vétérans, bien qu'on en trouve encore beaucoup dans les rangs de ces fils dévoués du Canada.

Les vétérans authentiques ont été le noyau de l'association qui, née dans tous les principaux centres français du Canada, s'est ensuite agrandie et étendue dans bien des familles catholiques désireuses de rendre au Saint-Père un hommage filiale et direct.

Récemment reconstituée sous forme de régiment par le colonel Rouleau, cette association comprend trois bataillons et différentes sections qui empruntent leur nom à la localité où elles ont leur siège. Chaque année, pour le jour de la fête, l'association se réunit au grand complet et effectue pendant trois jours avec des fusils authentiques des exercices militaires et des excursions touristiques.

Cette année, c'est la pittoresque ville de Shawinigan, à près de 20 milles de Trois-Rivières, qui a accueilli et fêté les vétérans du Pape.

Venus de toutes les parties du Canada, ils sont là, fièrement alignés en pelotons et en compagnies; ils ont formé leurs bataillons, ils ont campé. Selon les ordres de leur colonel et de leurs officiers, ils ont marché, défilé, manoeuvré, et aussi, pourquoi pas? bu et trinqué à la santé du Pape et du roi, à la prospérité du Canada, de l'Angleterre et de la France.

Spectacle émouvant d'attachement et de pieuse solidarité; Shawinigan en a été enchantée. L'élément le plus caractéristique était donné par les vétérans authentiques, qui pourtant ne donnaient pas l'exemple du pas cadencé, marchant à la débandade, comme des écoliers imberbes et belliqueux.

Le dernier jour fut consacré à un office funèbre pour les morts du régiment et à une manoeuvre d'ensemble. Un programme de gymnastique sportive complétait la journée; il fut exécuté, cela va sans dire, par les éléments du régiment... les moins anciens. Puis, après les discours d'usage, la sympathique réunion fut dissoute, et chaque groupe retourna dans sa ville avec la plus jolie allégresse, non sans avoir accepté le rendez-vous pour la fête annuelle de l'an prochain, qui réunira à Montréal le beau régiment des vieux zouaves.

(Osservatore Romano)

EDMONTON — La législature de l'Alberta se réunira pour sa session d'automne le 7 décembre. On pense qu'elle siègera pendant deux semaines et s'ajournera à Noël pour reprendre ses séances en janvier.

DETROIT — Henry Ford, dans une entrevue qu'il a accordée à un journal, a conseillé à ses compatriotes d'acheter le moins de charbon possible. Il déclare que les prix vont baisser.

OTTAWA— Les restes de sir Wilfrid Laurier ont été transportés du cimetière Notre-Dame dans une voûte construite sous terre à l'endroit où un monument sera bientôt érigé à sa mémoire. La cérémonie s'est faite très simplement et très dignement. Seuls quelques amis de l'ancien premier ministre y assistaient.



SOUMISSIONS

Des soumissions seront reçues jusqu'à midi, le 16 octobre, 1922, pour l'achat des bâtisses d'un camp de construction, au nord de Holbein, coin nord-est de la section 20, canton 49, rang 1, ouest du 3ème méridien.

15,000 pieds de bois, avec les fournitures et les chassis, ont été employés dans cette construction.

Le camp comprend:

Cuisine et salle à diner	16'x24'x7'
Magasin	12'x12'x6'
Dortoir	16'x32'x7'
Etable	28'x48'x7'

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté de $25.00, payable au soussigné.

Le soumissionnaire pourra prendre possession et commencer le transport sur reçu de la balance du prix du contrat.

La soumission la plus basse ou toute autre ne sera pas nécessairement acceptée.

H. S. CARPENTER,
Ministre des Chemins.

Régina, Sask.,
le 27 sept. 1922.

GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE SASKATCHEWAN



Soumissions pour réparation de route

Conformément aux exigences de la Loi des Routes du Canada, des soumissions cachetées marquées "Soumissions pour Terrassement, Projet 3, Section "B," seront reçues jusqu'à midi le lundi, le 16 octobre 1922, pour fournir tout le matériel et la main-d'oeuvre nécessaire à la construction d'une route de terre, 16 pieds de sommet, 4 milles au sud de Crooked River.

Environ 12,000 verges de terre sont à transporter, un mille de route à construire, 800 pieds linéaires de tuyaux d'écoulement à installer et 25 acres de terrain à nettoyer.

Des copies des plans, profils et devis peuvent être vues au bureau du soussigné et aux bureaux des personnes suivantes:

W. M. Grant, 810, Canada Bulling, Saskatoon.

J. R. Reid, Court House, Swift Current.

F. G. Kissack, Dominion Grain Co., Notrh Battleford.

M. H. Price, Sec.-Treas., Mun. Rur., 26, Speddington, Sask.

Un chèque accepté sur une banque enregistrée pour la somme de $500.00 payable au sous-ministre des Routes ou une obligation d'une compagnie de garantie doit accompagner chaque soumission. Les chèques ou les garanties des soumissionnaires non acceptés seront retournés lorsque le contrat aura été accordé.

Le droit de rejeter une soumission ou toutes les soumissions, ou d'écarter de celle-ci tout défaut ou irrégularité, est à la discrétion du Ministre des Routes. Les soumissions seront ouvertes en public, dans le bureau du sous-ministre, à 4 h. p.m., lundi, le 16 octobre 1922.

L'insertion non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

H. S. CARPENTER,
Sous-Ministre des Routes.

Département des Routes,
Régina, Sask.
28 septembre 1922.



LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU KEEWATIN

S. G. Mgr Charlebois, O.M.I., retrace l'histoire des onze premières années de son vicariat — Les débuts de la chrétienté du Pas par le R. P. Bonnald, O.M.I. — Un missionnaire martyr.

Nous sommes heureux de pouvoir donner le texte du discours prononcé par S. G. Mgr Charlebois, vicaire apostolique du Keewatin, lors de la bénédiction de sa cathédrale.

Messeigneurs, mes Révérends Pères,

Messieurs du clergé,

Mesdames et Messieurs.

On dit que dans ce bas monde les jours joyeux sont rares. En effet ils sont bien rares, mais il s'en trouve quand même quelques-uns. Or, je considère qu'aujourd'hui est un de ces jours de joie et de bonheur; un de ces jours où l'on oublie les amertumes du passé pour ne jouir que du présent. Oui, je jouis en ce moment. Je jouis de voir la réalisation d'un beau rêve, celui de posséder un temple plus convenable pour le Dieu caché de nos autels; je jouis de voir la joie rayonner sur le front de tous nos catholiques qui, eux aussi, convoitaient si ardemment cette église; je jouis de les voir en si grand nombre réunis ici; je jouis de la présence au milieu de nous de l'honorable premier ministre de la province du Manitoba, M. Bracken. Je jouis aussi de la présence de Son Honneur le Maire de cette ville, M. H. Halcrow, ainsi que de l'honorable représentant du gouvernement provincial, M. J. A. Campbell. C'est un grand honneur que nous apprécions beaucoup. Je me permets de mentionner que j'ai l'honneur insigne d'avoir eu Monsieur le Maire pour élève il y a quelque trente ans. Mais je me réjouis surtout en ce jour de me voir entouré de notre Vénéré Métropolitain, de deux archevêques, de deux évêques, et d'un grand nombre de prêtres missionnaires qui me sont chers. Quel bonheur! quelle joie! Oh! vraiment je me sentirais prêt à dire mon "Nunc Dimittis."

En cette circonstance si joyeuse, je sens les souvenirs se presser dans mon esprit et mon coeur. Permettez-moi d'en évoquer quelques-uns. Ils serviront à mieux faire comprendre l'importance de cette fête.

Il y a 35 ans

Je me transporte d'abord à 35 ans en arrière. C'était le deux septembre 1887; tout jeune prêtre depuis un mois et âgé de 25 ans, je débarquais pour le première fois ici au Pas, en face de la maison actuelle de la Compagnie de la Baie d'Hudson. C'était au milieu de la nuit et une nuit des plus obscures. J'arrivais de Montréal, via le Lac Winnipeg. Du grand Rapide, j'étais venu dans une barge appartenant au Gouvernement, et montée de sept Indiens qui ne me comprenaient pas et que je ne comprenais pas davantage. Je descendis de l'embarcation avec un coeur bien timide et inquiet. Où me diriger par une telle obscurité? Je ne connaissais personne. Mais Dieu avait prévu mon embarras et Il sut facilement m'en tirer. Le commis de la Compagnie, éveillé par le bruit des rames, descendit près de la rivière. C'était un de ces braves Anglais qui, nombreux autrefois dans l'honorable Compagnie, aimaient à se montrer gentils et obligeants envers les missionnaires catholiques.

Il me toucha la main et se hâta de me dire: "Attendez ici un instant, s'il vous plait". Il revint bientôt avec un autre monsieur qui me salua en me disant en français: "Comment ca va, mon Père?" Jamais un tel salut ne m'avait été si au coeur. Je sentis que c'étaient des paroles amies, des paroles d'un des nôtres. Son nom était Frédéric Gonthon, qui vit encore, je crois, à St-Boniface. Il m'emmena chez lui, m'offrit une cordiale hospitalité et m'annonça la bonne nouvelle que mon supérieur, le Rév. Père Bonnald, était arrivé du jour précédent et qu'il était à la mission de l'autre côté de la rivière. Quelle joie pour moi! Il était venu de la mission du Lac Pélican pour visiter les quelques catholiques qui se trouvaient ici. Il avait fait par conséquent un trajet de 250 milles en canot.

Le jour à peine paru je traversais la rivière et me jettais dans ses bras. Je retrouvais un père, un supérieur et un ami. Mes inquiétudes de la veille avaient disparu.

Débuts modestes

A cette époque la mission consistait en une petite chapelle de dix pieds carrés qui servait en même temps de chambre à coucher, de salle de réception et de réfectoire. Elle était située à l'autre bout du pont actuel, tout près du petit cimetière que l'on y voit encore.

De ce côté-ci de la rivière, on voyait la maison du commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, celle du ministre et son église construite en boulins et tombant en ruine, c'était tout.

La population indienne se trouvait surtout, comme aujourd'hui, de l'autre côté de la rivière. Comme blancs on comptait le commis de la Compagnie, le ministre et l'agent des Indiens qui résidait sur le bord du lac qui porte actuellement son nom, Lac Reader.

Pendant seize ans, je suis venu de ma mission du Cumberland visiter les catholiques de Le Pas. En 1892 il fut décidé de construire une nouvelle chapelle, vu que l'ancienne tombait en ruines. Pour cela, je m'enfonçais dans la forêt, accompagné de deux Indiens. C'était à 70 milles d'ici, dans le haut de la Saskatchewan. Après avoir équarri des troncs d'arbres, nous les transportâmes sur notre dos jusqu'à la rivière; nous fîmes un radeau sur lequel nous nous installâmes pour nous laisser descendre par le courant. Après une nuit et un jour, nous débarquâmes juste à l'endroit où se trouve actuellement le moulin à scie. J'y construisis une chapelle que nous trouvions alors grande et belle. Elle avait 14 pieds par 22. Elle était couverte en bardeaux de bois, ce qui était rare en ce temps-là. La plupart des couvertures se faisaient avec du foin et de la terre. Les joints entre les boulins étaient fermés avec du mortier de chaux, ce qui était une autre merveille. L'autel, fabriqué avec des planches d'un vieux bateau plat, était séparé par un rideau en dehors des offices religieux. La partie restante servait de résidence au missionnaire lors de ses visites. Trois ou quatre bancs réunis constituaient sa couchette. Il en fut ainsi jusqu'au printemps de 1910. Alors eut lieu la construction du moulin qui força le missionnaire à faire disparaitre sa chapelle. Elle fut transportée là où se trouve la cathédrale actuelle. Le R.P. Renard eut la tâche ingrate du transport. C'est au même endroit que je la trouvai le 7 mars 1911 lorsque j'arrivai comme évêque. Elle me servit de cathédrale pour mon intronisation. Elle était pauvre et petite, mais elle m'était bien chère: car, voyez-vous, on aime toujours l'oeuvre de ses propres mains. Elle m'est encore chère et je me propose de la conserver précieusement.

Adossé à cette chapelle se trouvait un appartement de douze pieds carrés. C'était le seul évêché à ma disposition. Je finis par louer une cabane indienne qui avait au moins l'avantage d'être un peu plus vaste. Tel était l'état matériel de la mission en 1911.

La population catholique ne dépassait guère 60 âmes. Le Révérend Père Fafard, O.M.I. et moi constituions tout le personnel religieux et clérical.

Progrès acomplis

Depuis, onze ans se sont écoulés. Vous pouvez constater le progrès. La population catholique atteint le chiffre de 800; à côté de l'évêque, trois prêtres trouvent de la besogne plus qu'il n'en faut; le nombre de religieuses est de 22. Sous le rapport des constructions, voyez l'hôpital, voyez le couvent qui sera pensionnat avant longtemps, nous l'espérons, voyez l'école et le salle paroissiale. Je ne dis pas: voyez l'évêché, car il est encore trop modeste, bien qu'il soit bien préférable à celui de 1911. Enfin voyez notre nouvelle cathédrale que nous osons trouver coquette. Vous vous étonnez, sans doute, de constater tant d'améliorations en un si court délai de temps, et cela dans un pays où il y a si peu de ressources locales. J'en suis moi-même étonné. Je me sens parfois porté à croire que ça tient du miracle.

Or à qui en attribuer le mérite? La réponse est facile. En premier lieu à la divine Providence. C'est Elle qui a été notre pourvoyeuse fidèle et généreuse. C'est Elle qui a veillé au succès de chacune de nos entreprises. Son assistance a été constante et visible. Je suis heureux d'avoir cette occasion de lui rendre publiquement ce témoignage et de lui exprimer ma reconnaissance la plus sincère. Après Dieu, notre bonne Patronne, N. D. du Sacré-Coeur, est bien celle à qui nous devons le plus. Lorsque je fus nommé pour prendre charge de ce Vicariat, je me trouvai en face de tant de difficultés, d'une si grande pénurie et d'une incapacité personnelle si décourageante que je me dis: "Voilà bien un cas désespéré." Or ayant ouï dire que N.D. du Sacré-Coeur était l'avocate de tels cas, je ne crus mieux faire que de la prendre pour Patronne. Je suis heureux d'avouer que je n'ai pas eu lieu de m'en repentir. Loin de là, car sa protection a été des plus visibles. Si aujourd'hui nous avons le bonheur de constater quelques progrès, nous devons dire et répéter: "grâce à N.D. du S. Coeur." Nous osons espérer que, du haut de notre maître autel, Elle continuera à nous protéger et à nous faire marcher de progrès en progrès.

Nombreux bienfaiteurs

En dehors de l'assistance céleste, il y a eu celle des hommes. De nombreux bienfaiteurs ont été les instruments de la Providence. Tous mériteraient une mention spéciale, accompagnée d'un témoignage de reconnaissance; mais la liste serait trop longue. Je me permettrai cependant d'en signaler un, car il a été pour moi un bienfaiteur insigne. Je veux parler de notre regretté et bien-aimé Mgr Langevin, de si douce mémoire. Son grand coeur a su lui faire ouvrir généreusement sa bourse en faveur de notre oeuvre. C'est grâce à ses bienfaits que nous avons pu sortir de l'état de détresse où nous nous trouvions au début et que nous avons pu nous construire un abri plus convenable. S'il était encore de ce monde, il serait aujourd'hui au milieu de nous. Alors quelle joie pour lui! Comme il jouirait de constater les fruits de ses aumônes. J'espère que du haut du ciel il nous voit et nous écoute. Qu'il daigne agréer le témoignage le plus sincère de notre gratitude et de notre affection.

Je dois ajouter que son digne successeur, notre vénéré Métropolitain, a su marcher sur ces traces. Oui, Monseigneur, malgré la gêne dans laquelle vous vous êtes trouvé depuis quelques années, vous avez continué à contribuer à notre oeuvre, Vous avez daigné y mettre non de votre superflu, mais bien du fruit de vos privations. Veuillez croire que nous avons su apprécier cet acte de dévouement. Je puis affirmer que notre reconnaissance est grande et cordiale.

Collaborateurs

D'autres ont contribué à notre oeuvre non par des secours pécuniaires, mais par leur dévouement. Ainsi qui pourra jamais dire ce qu'ont fait ici les Révérends Pères Fafard, Guy et Bellemare! Il faut les avoir vus à l'oeuvre comme je les ai vus pour pouvoir juger de leurs mérites. Nous regrettons que tous ces trois soient absents. Il nous aurait été agréable de les voir au milieu de nous aujourd'hui. Nous aurions aimé leur témoigner notre reconnaissance. Je suis certain qu'ils sont quand même présents d'esprit et de coeur. Nous leur disons donc un bien cordial merci.

Il convient d'ajouter que les ouvriers de l'heure présente savent marcher sur les traces de leurs prédécesseurs. Notre nouveau grand vicaire, le bon Père Vézina, a la spécialité de faire beaucoup en peu de temps. Il n'est à la besogne que depuis quelques mois, et quel travail il a accompli! Il faut dire que son dévouement et son activité n'ont pas eu de bornes. Il inaugure donc un règne qui promet, Nous bénissons la Providence qui nous l'a procuré.

Le Père Marchand, son digne vicaire, mérite lui aussi une bonne note. Voilà déjà trois ans qu'il est à la tâche. Qui n'a pas admiré son dévouement inlassable, tant pour le bien des âmes que pour les diverses oeuvres paroissiales? On connaît ses succès dans la préparation soit des bazars, soit des parties de cartes données pour le soutien de notre école. Je crois entrer dans les vues de tous en lui adressant, en cette circonstance, un bon merci du coeur.

Quand je considère ce qu'ont fait ces dévoués collaborateurs, je m'aperçois que ma part a été bien minime. Ce sont eux surtout qui ont peiné et souffert. A eux donc la gloire, le mérite et la reconnaissance.

Soeurs Grises de St-Hyacinthe

Nos communautés religieuses sont bien dignes, elles aussi, d'une mention toute spéciale. Que serions-nous sans elles?—Pas d'hôpital; pas d'orphelinat, et pas d'école. Que nous resterait-il alors?...

En 1912, le 13 avril, un an seulement après mon intronisation, arrivaient quatre soeurs Grises de St. Hyacinthe, C'était un don du bon et vénérable Mgr Bernard. Elles arrivaient les mains vides, mais le coeur débordant de zèle et de dévouement. Leur succès en est la preuve.

Leur ayant cédé ma résidence pour me retirer dans la partie inférieure du couvent de la Présentation, elles s'y installèrent; mais dans quel dénûment! Un lit et une chaise pour chacune, c'était leur ameublement. Or pensez-vous qu'elles en furent découragées? Pas du tout. La supérieure dit, le lendemain de son arrivée: "Eh bien! c'est mieux que je ne m'y attendais."

Le premier patient fut un jeune sauvage du Cumberland qui s'était tiré un coup de fusil dans le bras. Il fut entré dans l'hôpital couché dans un canot d'écorce et il fut déposé dans un lit emprunté. Voilà dix ans de cela. Voyez quel développement dans ce petit grain de sénevé! La bâtisse première a triplé; le nombre des malades s'est multiplié par 30 au moins les orphelins et les orphelines y trouvent asile et quatorze Soeurs y travaillent jusqu'à épuisement. Tout cela est le fruit de la charité, de l'abnégation et du dévouement de ces bonnes religieuses. Que de louanges et de reconnaissance elles méritent! Aussi mon coeur d'évêque en déborde.

Injustice scolaire

Lors de notre arrivée en 1911, Le Pas faisait partie des Territoires inorganisés du Keewatin. L'année suivante, le gouvernement fédéral consentit à céder cette partie du pays à la province du Manitoba.

La justice demandait que les droits acquis avant l'union fussent maintenus après l'union. Il en fut ainsi pour les droits des compagnies et des hommes de profession. Les droits aux écoles séparées, qui cependant étaient clairs et explicites, furent les seuls à rencontrer un refus d'approbation. Ce fut une injustice, je dirai même une injustice criante, une injustice qui nous condamne, nous catholiques, à payer nos taxes à l'école publique, et, en plus, à soutenir notre école de nos propres deniers. Heureusement que nous avons eu affaire à des paroissiens généreux et pleins de bonne volonté. Ils n'ont pas reculé devant le sacrifice. Ils ont compris l'importance de donner aux enfants non seulement une instruction, mais aussi une éducation et une vraie éducation chrétienne. Nos Canadiens ont tenu à ce que leurs enfants gardent la langue qu'ils ont apprise sur les genoux de leurs mères. Ils méritent nos félicitations sous ce rapport. Tout de même l'injustice persiste, car nos droits vivent encore et ne mourront jamais. Et toujours nous serons là pour les réclamer.

Soeurs de la Présentation

Je suis heureux de le dire et de le proclamer bien haut, le succès de notre école est dû en grande partie à nos bonnes soeurs de la Présentation. Ces dévouées religieuses vinrent ici il y a quatre ans. Elles aussi ont débuté dans la pauvreté. Elles aussi ont su se soumettre à une vie d'abnégation pour le bien de nos chers enfants. Satisfaites de peu, elles ont quand même travaillé beaucoup et ont réussi à donner à notre école une renommée qui porte envie. Qu'elles veuillent bien agréer en cette circonstance un sincère témoignage de gratitude et de satisfaction.

Voilà un court aperçu des douze premières années de mon vicariat. Je puis dire comme cet homme qui se consolait de son insuccès: "C'aurait pu être pire." Oui, certainement ça aurait pu être pire. Voilà pourquoi nous nous déclarons satisfait, sans en éprouver l'orgueil.

Maintenant, chers Messeigneurs, comment vous dire tout le plaisir que votre présence nous cause? Nous n'avions pas encore eu de visite d'évêque. Pour le première fois nous en possédons quatre, et quatre qui nous sont chers à bien des titres. C'est donc pour nous un grand honneur, une grande joie et un puissant encouragement. Pour nous procurer ce bonheur, vous avez daigné interrompre vos visites pastorales et parcourir de longues distances au prix de nombreuses fatigues. Veuillez croire que nous sommes touchés de cette marque d'attachement et d'intérêt.

Remerciements

Merci, merci en mon nom; merci aussi au nom de tous les catholiques de Le Pas. Si j'avais un souhait à exprimer, ce serait de vous entendre dire à votre départ: "Au revoir" et non "Adieu". Oui, vous nous reviendrez, n'est-ce-pas? Votre visite nous est trop agréable. Soyez assurés que vous trouverez nos portes toutes grandes ouvertes, ainsi que nos coeurs.

Il est juste qu'à cette occasion j'adresse des remerciements bien mérités à nos syndics d'église et d'école. Leur bon esprit et leur dévouement désintéressé sont dignes de toute louange. Nous sommes heureux de leur témoigner toute notre satisfaction. Un autre qu'il ne faut pas oublier est bien l'entrepreneur de notre cathédrale, M. Jean Daoust. Il nous fait plaisir de le voir présent à cette fête. Vous n'avez pas été sans admirer le beau travail qu'il nous a fait. C'est au point que pas une critique n'a encore été entendue. Ce n'est pas peu dire, n'est-ce-pas? Lui aussi, qu'il accepte nos félicitations et nos remerciements.

Enfin vous m'en voudriez si je terminais sans adresser un mot de félicitation et de remerciement aux bonnes religieuses qui nous ont préparé un banquet si délicieux et si délicat, ainsi qu'aux gracieuses dames qui l'ont servi avec tant d'adresse. A tous et à toutes, un sincère merci du coeur.

Les débuts de la chrétienté du Pas

Le vénérable Père Bonnald nous adresse, de son côté, les très intéressantes notes qui suivent sur les débuts de la mission du Pas.

Ce fut du temps de Monseigneur Provencher résidant à St-Boniface, que parut au Pas pour la première fois un prêtre catholique, l'abbé Darveau, Canadien français.

Le maître d'école anglican et catéchiste qui résidait déjà dans ce village, jaloux de voir que les sauvages allaient avec confiance et de préférence au prêtre catholique, résolut de s'en défaire. Il fut décidé secrètement, au départ du prêtre catholique, que le printemps prochain, époque de son retour au Pas, des sauvages iraient l'attendre et le guêter à la baie des canards, sur le lac Winnipegosis, non loin de Pino Creek. C'est ce qui arriva, et juste à cet endroit, un Indien nommé Tchimikatch (courte jambe) tua M. Darveau d'un coup de fusil. Il y eut deux coupables et un enfant qui plus tard révéla le secret. En arrivant au Pas pour rendre compte de leur mission au maitre d'école protestant, ils dirent que le prêtre catholique s'était noyé.

Donc le premier missionnaire catholique du Pas mourut martyr victime de son zèle.

Après lui, ce fut le Père Taché, accompagné de M. Laflèche, qui passèrent au Pas en 1846, mais sans s'y arrêter, en route pour l'Ile à la Crosse via Cumberland et la Rivière des Anglais, appelée Churchill et en cri Missinoysiy (la gran de eau).

De 1846 à 1874, d'autres missionnaires passèrent au Pas, Mgr Taché y passa, je crois, vers 1850 en traîneau à chiens, venant de l'Ile à la Crosse, en compagnie de deux braves métis, Abraham Larivière et William Cook, en route pour St-Boniface via Winnipegosis. Le Père Legoff, le Père Gaspé, le Père Petitot, le Père Grouard y passèrent aussi; mais sans s'y arrêter.

Ce ne fut qu'en 1875 que, le premier, je m'occupai des quelques catholiques du Pas au milieu de sept à huit cents cris en majorité protestants. Il y avait deux ou trois familles d'origine canadienne française: les Constant, les Dorion, les Marcellais. Les premiers, si longtemps sans prêtre, étaient devenus protestants. J'allais les voir de temps en temps, campant chez eux, célébrant la messe dans leur maison. En 1877 je chargeai le Père Paquette de résider au Fort Cumberland et de là visiter les gens du Pas et du Grand Rapide.

Ce dernier appelé ailleurs, le Père Lecoq, de résidence au Fort Cumberland, s'occupa des gens du Pas, y fit quelques conversions et y construisit la première chapelle et le premier autel de l'autre côté de la Saskatchewan sur la rive nord. Après le départ du Père Lecoq, je fus encore seul pour visiter régulièrement Le Pas. J'étais là en 1887, en septembre, quand arriva le jeune Père Ovide Charlebois, Il vint au Cumberland, ensuite à ma mission du lac Pélican, où je lui appris la langue sauvage en l'initiant au ministère parmi les cris. Il fut mon aide et mon soutien sur tous les points de ce vaste district, du Fort Cumberland, du Pas, du Grand Rapide, sur tous les cours du fleuve Churchill, et même au Fort Nelson. Il plaça un catéchiste à Le Pas, ce fut Jeremiah Constant, un converti du Père Lecoq. Tels sont les commencements de cette mission où réside Monseigneur Ovide Charlebois, devenu vicaire apostolique du Keewatin depuis 1911.

E. BONNALD O.M.I.

EN FAMILLE



APRES AVOIR DIT LE CHAPELET

(Pour le mois du Rosaire)

Prenant le chapelet qui s'use sous mes doigts,
Ce soir, j'en récite l'Ave cinquante fois.
Ayant péché, j'étais d'une tristesse amère.
Mais, simplement, ainsi qu'un fils devant sa mère,
Mains jointes, à genoux, les yeux mouillés de pleurs,
J'ai répété, "Priez pour nous pauvres pécheurs!"
Et déjà, dans mon coeur, je sens la paix renaître.

Je crois, j'espère en Dieu. Je sais qu'il est un maître
Miséricordieux, bon, clément, paternel.
Pourtant il est aussi, sur son trône éternel,
Un juge et, quand je songe à ma vie, il me semble
Que je suis bien souillé, bien coupable et je tremble.

Oui, mais la Bonne Vierge est là qui me défend.

Souvenez-vous. Jadis quand vous étiez enfant,
Et pour vous châtier de quelque grave faute,
Votre mère arrêtait le bras prêt à frapper.

Or, dans le saint récit qui ne peut nous tromper,
Jésus-Christ sur la croix donnant Jean à Marie,
Lui dit "Voilà ton fils." C'est pourquoi je la prie,
A l'heure de ma mort, d'implorer mon pardon,
Car, quand Jésus lui fit ce mystérieux don,
Il lui léguait ainsi l'humanité chrétienne
Toute entière, et ta mère, ô Seigneur, est la mienne.

Ma mère, intercédez donc pour moi, s'il vous plaît.

Dans le creux de ma main, je vois mon chapelet
Et, pour moi, ses grains noirs sont comme une semence
Qu'avec un grand espoir, je jette au ciel immense.
Chaque Ave va bientôt, miracle merveilleux,
S'épanouir aux pieds de la Reine des Cieux,
Et, suave parfum, ma prière fleurie,
Montera doucement vers la Vierge Marie.

François COPPEE.

Recettes

Soupe au chou et au fromage

Après avoir épluché et lavé le chou, le mettre dans une casserole avec l'eau nécessaire, 1 ou 2 carottes, 1-2 navet, une tête d'ail et 1 tranche de lard, hâché bien fin, sel, poivre, faire cuire vivement. Quand le chou est bien cuit, le mettre à égoutter, le couper grossièrement. Dans la casserole, ranger une couche de pain et du fromage râpé et des choux et ainsi de suite, couche par couche. Quand le tout est employé, arroser avec quelques cuillerées de beurre fondu et mouiller à point avec bouillon nécessaire. Placer la casserole sur le feu et laisser mijoter de 25 à 30 minutes.

Côtelettes d'agneau

Parer une ou deux côtelettes d'agneau, les mettre quelques instants macérer dans une assiette avec une cuillerée à thé d'huile d'olive ou de beurre fondu, beurrer légèrement une poêle, la faire chauffer, y faire dorer les côtelettes 6 minutes d'un côté, 6 minutes de l'autre, saler avant la fin de la cuisson. Servir sur un plat chaud, avec petit pois ou pommes de terre. Les côtelettes de veau se font de la même façon, seulement il faut les faire cuire 25 à 30 minutes.

Dumplings aux pommes

Prenez quatre tasses de farine, les deux tiers d'une tasse et demie de lait, une cuillerée à soupe de poudre à pâte, des pommes et de la muscade.

Pelez des pommes, divisez par quartiers, ôtez les coeurs, passez la farine et la poudre ensemble deux fois; mélangez le beurre avec et mettez assez de lait pour en faire une pâte assez dure. (Vous pouvez avoir besoin de plus ou de moins qu'une tasse et demie de lait.) Roulez la pâte environ un quart de pouce d'épaisseur, coupez-la en grands ronds. Mettez plusieurs morceaux de pommes dans chaque rond, puis fermez comme une boule et faites cuire dans le sirop suivant:

Prenez quatre tasses d'eau une tasse de sucre, une cuillerée à thé de beurre. Faites bouillir le tout ensemble dans une casserole, puis versez sur vos dumplings que vous aurez mis dans une lèchefrite ou un autre vaisseau, et faites cuire dans un fourneau chaud. Servez avec du sucre et de la crème.

Consciences de Juifs!

Les juifs aiment volontiers à se moquer de leurs tares ethniques, cette petite lâcheté individuelle leur permet de rejeter sur la masse leurs défaillances personnelles.

L'un d'eux, et non des moindres, racontait dernièrement l'amusante histoire que voici:

"M. Isaac, en proie à une cruelle insomnie, se tourne et retourne en son lit.

Inquiète, Mme Isaac l'interroge:

— Qu'as-tu à t'agiter ainsi?

— J'aime mieux te le dire, je dois mille francs à notre voisin Jacob et dois les lui payer demain; or je n'en ai pas le premier sou.

— Ce n'est que cela, dit Mme Isaac, attends!

Et se précipitant à la croisée, elle appelle:

— Monsieur Jacob! Monsieur Jacob!

— Oui, qu'y a-t-il?

— Mon mari doit vous payer mille francs demain.

— Oui, madame.

— Eh bien, il ne pourra pas le faire car il n'a pas d'argent.

Et elle referme la fenêtre.

Puis s'adressant à son mari, elle lui dit:

—Tu peux dormir maintenant, Isaac, c'est lui qui ne dormira pas."

—:o:—

Le Coin des Enfants

Le fils du lord

Pendant la révolution d'Angleterre, un des partisans de Charles Ier, qui avait déployé le plus grand zèle pour la cause royaliste, se trouva traqué par les soldats de Cromwell.

Ayant appris qu'on allait venir l'arrêter dans son château, lord P.... put s'enfuir à la faveur d'un déguisement et gagner une retraite sûre dont seul son jeune fils, Edouard, âgé de quinze ans, connaissait le secret.

Celui-ci était resté seul au logis; lorsque les soldats du Protecteur s'y présentèrent, leur colère fut grande en ne trouvant pas celui qu'ils cherchaient.

Leur chef interrogea le jeune Edouard:

— Où est votre père? lui demanda-t-il.

L'enfant ne répondit pas.

L'autre répéta sa question.

Même mutisme.

Vous ne voulez pas répondre? reprit celui qui l'interrogeait. Vous avez tort; votre refus peut avoir pour vous de graves conséquences.

Et comme cet homme n'était pas dénué de bons sentiments et que la grande jeunesse et la ferme contenance d'Edouard lui inspiraient une vive sympathie, il reprit:

Après tout, vous ne pouvez sans doute pas répondre; vous ignorez probablement l'endroit où s'est caché votre père?

En parlant ainsi, il regardait fixement l'adolescent pour lui donner à entendre qu'il devait prétendre ne rien savoir.

Mais Edouard releva fièrement la tête:

— Si, répondit-il carrément, je le sais très bien, mais je ne le dirai pas.

Le chef avait des ordres rigoureux et formels; il fit arrêter le fils du lord.

Le lendemain, il alla le voir dans sa prison. Il le trouva calme et souriant, lisant un livre d'Evangiles qu'on lui avait permis d'emporter.

Mon enfant, lui dit-il, pourquoi avez-vous avoué, hier, connaître la retraite de votre père? Si vous aviez prétendu le contraire, j'aurais pu vous laisser en liberté.

— Je n'aurais pas voulu la conserver au prix d'un mensonge, répondit Edouard: mon père m'a élevé dans la crainte de Dieu; il m'a enseigné l'amour de la vérité et l'horreur de la dissimulation; il m'a habitué à faire mon devoir, coûte que coûte. Je l'ai accompli en faisant le secret de la cachette de mon père; j'y aurais failli en mentant pour me sauver.

Mais, reprit le visiteur, vous allez comparaître devant le tribunal, on vous interrogera de nouveau; si vous persistez dans la même attitude, on vous retiendra en prison; au cas contraire, vous serez certainement relâché. Votre père lui-même vous conseillerait moins de franchise, j'en suis sûr.

— Et moi, je suis sûr du contraire, répondit Edouard. Lorsque je reverrai mon cher père, ce qui arrivera bientôt, j'en ai la confiance, je veux pouvoir me présenter devant lui la tête haute et lui dire que je suis resté fidèle aux principes qu'il m'a donnés.

Le chef se retira, frappé d'admiration.

Le jour suivant, en effet, Edouard comparut devant le tribunal et fit la même ferme déclaration: il savait où était son père, mais il était résolu à ne pas le dire.

On allait le reconduire en prison quand un coup de théâtre se produisit: lord P... lui-même pénétra soudain dans la salle d'audience. Il avait appris dans sa retraite l'admirable dévouement de son fils et venait se constituer prisonnier afin qu'on relâchât celui-ci.

Edouard se jeta, désespéré, dans ses bras.

— O père, sanglota-t-il, pourquoi êtes-vous revenu? J'étais si heureux d'être arrêté à votre place!

— Mon fils Edouard bien-aimé, répondit le comte, avoir un enfant tel que vous est une consolation à la mort elle-même.

Ce spectacle arracha des larmes à toute l'audience. Des cris de "Grâce! Grâce!" se firent entendre de tous les coins de la salle.

Le terrible Protecteur lui-même fut troublé. Il renonça à faire tomber une nouvelle tête. Lord P..., fut condamné à l'exil et à la confiscation de ses biens. Il partit, ne regrettant rien, puisqu'il emmenait son fils.

Onze ans plus tard, tous deux retrouvaient la fortune et les honneurs à l'avènement du roi Charles II.

Le Livre des Mères

Il y a des races à faible natalité comme il y en a à forte natalité. Du nombre des premières se trouvent la France, les Etats Unis. Par l'élément qui descend des premiers colons, nous comptons au nombre des dernières.

Mais la forte natalité, les berceaux jamais vides, ceci ne suffit pas toujours à assurer l'accroissement d'une race. Sans doute, les naissances sont un facteur essentiel, mais un facteur qui n'a toute sa valeur que si la mortalité infantile ne l'annule pas à moitié. A ce compte, nous pouvons dire que ce facteur n'a pas au Canada français donné son plein rendement.

Les enfants naissent dru chez nous, règle générale. Malheureusement la mort visite tôt et bien trop souvent les berceaux de nos petits. De minutieuses statistiques —portant sur une assez longue période,— établissent que la mortalité infantile saigne à blanc notre race. Ainsi une grande ville comme Montréal a un taux de mortalité infantile supérieur à celui de presque toutes les grandes villes du monde. Ceux que la mort cueille ainsi au matin de leur vie ne sont pas des bébés chétifs, nés de parents tarés; non, ce sont des fils d'une race saine et forte.

Le taux de la natalité a fléchi quelque peu chez nous. On fonde foyer plus tard que nos pères ne le faisaient. Le mal qui ronge la France et d'autres vieilles nations nous a déjà atteint. Il importe donc plus que jamais d'arracher à la mort tous nos bébés. Dans ce domaine, nos concitoyens anglo-canadiens nous ont devancés. Ils ont, bien longtemps avant nous, créé des ligues pour combattre la mortalité infantile et mené une persévérante campagne pour apprendre aux mères quels maux menacent leurs enfants et comment elles peuvent les protéger. Les nôtres ont suivi cet exemple depuis quelques années. Avec quels consolants résultats, les dernières statistiques démographiques de la province de Québec nous le disent.

L'ignorance est à la base de la mortalité. Les petits meurent parce que leurs mamans ne savent point quel régime alimentaire requiert leur frêle et jeune organisme. La maman oublie que l'enfant est toujours un enfant et qu'il ne faut point le nourrir comme un homme. "Le p'tit, il mange plus que son père". Que de mères, l'ont dit avec fierté. Oui, le pauvre bébé mangeait plus que son père,—des crêpes, du lard, du boeuf, —mais selon la pittoresque expression de nos bonnes gens, il se "défonçait" l'estomac.

Ignorance de la nature de l'enfant et des conditions qui doivent présider à son plein épanouissement: voilà le mal.

C'est l'initiative privée qui lui a porté les premiers coups. Les pouvoirs publics, tant provinciaux que fédéral, sont maintenant de la partie. Au premier rang des initiatives du pouvoir fédéral, nous devons placer la publication en anglais et français, par le Ministère de la Santé, de l'excellent manuel "Le Livre des Mères Canadiennes."

Tous s'accordent à reconnaître la grande valeur pratique de ce manuel. La rapidité avec laquelle les premiers tirages ont été enlevés par le public l'atteste. Dans ces cent-vingt pages abondamment illustrées, la jeune mère trouvera un excellent guide de vie,—pour elle-même et pour ses enfants. Elle aura un petit manuel de médecine pratique, absolument indispensable là où l'on est loin du médecin. Même les mères qui croient tout connaître de l'enfance trouveront profit à la lecture de ce livre.

"Le livre des mères canadiennes" est distribué gratuitement par le Ministère de la Santé. Pour l'obtenir il suffit d'adresser sa demande comme suit:

M. le Sous-Ministre,
Ministère de la Santé,
Ottawa, Canada.

Vous n'avez pas besoin d'affranchir votre lettre. N'oubliez pas de dire que vous voulez l'édition française.

—:*:—

A une jeune fille de bonne volonté

Quelle que soit votre vocation, que vous désiriez être religieuse, vieille fille ou mère de famille, soyez savante en religion. Vous aurez tant de conseils à donner, surtout si vous vous mariez!... tant d'ignorance à suppléer, de faiblesse à soutenir! Je jouis souvent de ce spectacle d'un homme important et sectaire, très décoré, et que devine, démasque, réfute, confond, empêche de nuire, d'un seul mot, une petite femme dont il ne se défiait pas et qui sait son catéchisme. Lisez les bons livres dont la réputation est faite, beaucoup d'histoire de l'Eglise, de biographies de grands personnages, peu de romans...

Soyez joyeuse. Qu'on ne pleure pas chez vous, du moins quand vous êtes là! Vous avez le devoir de répandre la joie. Vous l'aurez toute votre vie. Le secret? on a dû vous le dire: c'est de s'oublier dans la distribution du bonheur... La devise n'est pas facile à suivre. C'est celle du sacrifice fréquent... Cela rend joyeuse, d'une joie très supérieure à celle du monde, et qu'il ne comprend pas.

Partout où il y a un foyer heureux, il y a une femme qui est ainsi oublieuse de soi.

René Bazin.

PAYEZ VOS TAXES

La vie de la société repose sur le paiement des taxes. Si vous ne payiez pas vos taxes, vos écoles fermeraient, les travaux des chemins cesseraient, les hôpitaux fermeraient leurs portes, ce serait la cessation de la vie de la société. Votre premier devoir en tant que bon citoyen est de payer vos taxes, et, si c'est possible, de les payer aussitôt que vous avez reçu vos comptes de taxes.

Chaque jour de délai dans le paiement de vos taxes ajoute encore au fardeau qu'ont à porter les hommes que vous avez chargés de veiller aux intérêts de votre municipalité; c'est de plus une nouvelle difficulté ajoutée à l'ajustement des finances, et au coût de l'administration.

Tôt ou tard, toutes les taxes doivent être payées.

POURQUOI NE PAS PAYER VOS TAXES MAINTENANT?

Département des Affaires Municipales, Régina.

Les Centres Franco-Canadiens

SERVICE SPECIAL DU "PATRIOTE DE L'OUEST"

EDMONTON, Alta.

Le 20 septembre, à 7 heures du matin, dans la chapelle du Collège des Jésuites, devant tout le personnel, S. G. Mgr Grouard, vicaire apostolique de l'Athabasca, conférait les ordres de portier et de lecteur à M. l'abbé Burrell, professeur des classiques anglais en rhétorique et belles-lettres au collège.

Le 22 c'était le tour de Mgr Breynat, du Mackenzie. A la même place, cet apôtre des glaces polaires conférait à M. l'abbé Burrell les ordres d'exorciste et d'acolyte.

Le 23, l'ordre du sous-diaconat était imposé dans la chapelle du Séminaire des RR. PP. Oblats par Mgr Grouard qui, à l'âge de 84 ans a eu assez de force pour ordonner ce même jour dix diacres, un sous-diacre et quatre minorés.

Dimanche matin, dans la chapelle du Collège, Mgr Grouard ordonnait M. l'abbé Burrell au diaconat. Dans l'après-midi, celui-ci allait à Beaumont pour exercer ses fonctions à la bénédiction solennelle.

M. l'abbé Burrell appartient au diocèse de Prince-Albert.

:*:

ELDRED, Sask.

Notre humble village de Eldred, assez tranquille depuis quelque temps, a un certain regain d'activité depuis que nous possédons un élévateur à grain, lequel fonctionne très bien depuis une quinzaine sous la surveillance de notre agent, M. Théodore Harvey. Ceci nous vaut la visite non seulement des fermiers, mais aussi d'autres personnes. C'est ainsi que l'autre dimanche nous avions le plaisir de recevoir les principaux citoyens de Debden: M. Jules A. Godard, le maire, M. et Mme Pierre Godard, M. et Mme Lapointe, M. et Mme Dr. Cyr, M. Pelletier et M. Raoul Cyr.

:*:

BONNE-MADONE, Sask.

— Toutes les machines à battre sont en action ici et les deux tiers de la récolte sont déjà battus. Le blé est de bonne qualité. La moyenne du rendement ne dépassera pas 20 à 22 minots à l'acre, vu la sécheresse de l'été. Cela serait assez bon si le prix du blé était en proportion de toutes les autres marchandises qu'il nous faut acheter.

Les ouvriers sont très rares, aussi toutes les machines à battre fonctionnent-elles avec la moitié du personnel qu'il faudrait. Nos cultivateurs font des journées de 16 à 18 heures par jour pour tâcher de battre leur grain avant que la mauvaise saison soit venue. Dans toutes les autres corporations ouvrières, lorsqu'il survient des difficultés, on se met en grève. Le cultivateur seul ne connait pas la grève. Aussi saint Isidore, le patron des cultivateurs, de là-haut, doit tressaillir de joie en voyant ses adeptes faire des efforts surhumains pour continuer son oeuvre, et assurer à leurs familles une vie honorable.

— M. Joseph Tremblay a été désigné pour vendre les produits Watkins. Nous lui souhaitons bonne réussite dans ses affaires.

— M. Olivier Labossier est parti habiter sur sa terre dans le bois, avec l'intention de toute la mettre en culture.

—M. Onésime Labossier ne doit pas être bon chasseur, car il se laisse manger ses poules par les loups. Il y a bien une dizaine d'années que ces carnassiers n'avaient pas commis de dépradations dans les alentours.

— Tous ceux qui se trouvent à passer près des champs de MM. Victor Commandeur et Rayne sont émerveillés de voir la multitude de quintaux qu'ils contiennent, signe de bonne récolte et d'un travail persévérant; ces terres étaient toutes couvertes de bois il y a quelques années.

:*:

MEYRONNE, Sask.

La mort si inattendue de M. l'abbé Royer, curé de Ponteix, a jeté les paroissiens de Meyronne dans de vifs regrets. La consternation a été plus grande encore pour les anciens qui avaient connu l'actif missionnaire du temps où on ne connaissait encore que les noms de Rivière la Vieille, Vallée du Pinto et Notre Dame d'Auvergne. A ses obsèques Meyronne était représenté par M. l'abbé Bois, le Dr. Aubin, MM. Ch. Van Elslande et B. Soury-Lavergne.

— Les candidates du bazar de la paroisse sont Melles Mathilda Paradis et Léa Fanchon. L'émulation est très grande et la lutte s'annonce chaude. Aussi, nous annonce-t-on pour la dernière journée des sensations étonnantes qui seront causées par la rivalité des deux candidates.

— Les battages donnent des résultats beaucoup meilleurs que ceux auxquels on s'attendait. Les 40 minots de l'acre ne sont pas rares il y a même des fermes qui ont cette moyenne de rendement.

— Une décoration posthume de la Croix de Guerre avec étoile d'argent a été décernée à M. M. Dugas, autrefois de Meyronne, avec la citation ci-dessous: "Dugas Marcel, sergent au 24e d'infanterie, très bon sous-officier, grande bravoure au feu, tombé glorieusement le 25 septembre 1915 au bois de la Folie, alors qu'il se portait en avant à la tête de sa section."

Tous ceux qui ont connu M. Dugas apprécient à sa juste valeur une aussi belle citation. Nos félicitations sincères à sa famille et à ses amis.

:*:

VERWOOD, Sask.

Retraite — Le Rév. P. Pliscke, O.M.I., de Régina, arrivera ici le 7 courant. Le 8, le Révérend Père chantera la grand'messe à l'église Notre-Dame de Lourdes à 9 h. 30. A 11 h. 30 il présidera à l'ouverture de la retraite qu'il doit prêcher à Horizon du 8 au 14 octobre.

Visiteur distingué — Le Révérend Père Magnan, O.M.I., supérieur du Collège de Gravelbourg, officiera à la grand'messe, à Verwood, le 15 octobre, à 10 h. 30. Le Révérend Père prêchera en français et en anglais. Dans l'après-midi, il prononcera le sermon français à la bénédiction de la cloche de l'église de Kantenville.

Bazar — Le grand bazar paroissial est fixé aux 7 et 8 novembre. Cette décision a été prise par les Dames organisatrices à leur dernière réunion tenue chez Mme Jos. Michaelis, samedi dernier. Les nombreux encouragements qu'elles reçoivent sont une preuve tangible que les compliments décernés étaient bien mérités. Certains êtres "ombrageux" de la "ville" (?) voisine ne peuvent supporter — sans avoir une crise de nerfs — que d'autres personnes aient droit à notre reconnaissance. La jalousie est toujours l'apanage de l'être mesquin, étroit et orgueilleux.

Don — M. S. Vigneault vient de donner un magnifique autel qui a été installé au salon du presbytère. C'est sur cet autel que l'on dira la messe pendant la saison froide de l'hiver. Grand merci au généreux donateur.

Activité — La plus grande activité règne dans notre ville, oh! pardon! dans notre village. Au-delà d'un million de boisseaux de blé se transporteront à nos élévateurs cette année. Aussi tous font des affaires d'or... Il n'y a de place que pour les nôtres qui voudraient acheter des protestants. Ceux-ci vendraient car ils voient leur influence diminuer tous les jours.

Départ — Notre curé partira pour l'Est au commencement de novembre prochain... Il espère être de retour pour la Noël.

A l'hôpital — M. le Dr. Desrosiers, de Willow Bunch, est retenu à l'hôpital de Verwood. Le malade est sous les soins du Dr. Tatton. Nous faisons des voeux pour son complet rétablissement.

:*:

DEBDEN, Sask.

L'ouverture de notre bazar annuel aura lieu aux mêmes dates que l'an dernier, à savoir: les 3, 8 et 10 décembre. Nos candidates, Melles Alma et May Cyr, sont très actives, ce qui nous porte à croire que le résultat sera plus que satisfaisant.

Nos dames et demoiselles de la paroisse sont à organiser une soirée dramatique, comique et musicale pour le 8 décembre. Nous leur souhaitons plein succès.

— Une jeune demoiselle demande emploi chez un fermier pour prendre soin de petits enfants. Avis aux intéressés.

Baptêmes — M. et Mme Lambert, née Morin, un fils, baptisé Joseph-Armand-Elzéar. Parrain et marraine, Elzéar Dubé et Vitaline Beaulieu.

— M. et Mme Johnson, née Bertrand, un fils, baptisé Willie-Aimé. Parrain et marraine, Aimé Bertrand et Alida Croteau.

— M. et Mme Valette, née Beaulieu, un fils, baptisé Joseph-Camille-Laurent. Parrain et marraine, Laurent Suteau et Marie Valette.

:*:

LAFLECHE, Sask.

Depuis longtemps il n'y a pas eu de nos nouvelles dans le **Patriote**. C'est qu'elles étaient bonnes, et que nous sommes en pleine activité.

Notre église est finie à l'extérieur et sa flèche s'élance à 112 pieds de hauteur, montrant au loin une belle croix d'or. De l'aveu des connaisseurs, nous avons le plus beau clocher gothique de l'Ouest. On compte que l'intérieur sera fini dans un mois.

— L'A.C.F.C. prépare une convention régionale pour les 6 et 7 novembre.

— Le comité du bazar est à l'oeuvre. Il se compose de Mesdames T. H. Bourassa, A. Dandurand, N. Campeau, P. Bourdy, et A. Lamont. Les candidates sont Melle Rose-Alma Gauthier et Melle Myrtle Morin, qui, ainsi que le comité, jouissent de l'estime générale.

De nombreux billets de loterie sont en vente. Chacune des candidates a une pièce de $10.00 en or, don de M. le Curé; Melle Gauthier a en plus un magnifique kodak donné par M. A. Belcourt, et Melle Morin un superbe édredon donné par M. A. N. Bourassa.

Les dames du comité ont des billets sur divers articles valant cent piastres, sur d'autres articles valant soixante piastres, etc. Ces articles ont été donnés par nos principaux commerçants: M. Bourdy, M. Wyman, M. Davidson, M. Regimbal, M. Robinson, M. O'Neill, M. Maney, M. F. X. Brunelle. M. C. Desmarais a donné 50 minots de grain. Le couvent a fait aussi de beaux cadeaux, ainsi que M. Rivard, M. Dandurand, M. Hébert, Mme F. Morasse, etc. Merci à tous.

Le bazar aura lieu au commencement de novembre, dans la nouvelle salle paroissiale.

— Les battages sont très avancés dans la paroisse, et les chemins sont encombrés de voitures, transportant le grain aux élévateurs. Les "collecteurs" ajoutent à l'encombrement, et les Chevaliers de Colomb le rendent complet. Ce sont en effet ces vaillants Chevaliers qui se chargent de recueillir les sommes promises à l'église le printemps dernier.

Ils sont bien reçus partout, et bien que peu de grain soit vendu, ils trouvent de beaux montants. Ici en effet, chacun tient à donner ce qu'il a promis, quand il voit s'élever une magnifique église comme la nôtre.

Par privilège spécial de Mgr l'Archevêque, les souscripteurs qui donnent $1,000 sont syndics à vie; ceux qui donnent $500 sont fondateurs, et ceux de $300 sont donateurs. Chaque paroissien voudra accrocher un de ces titres; plusieurs ont déjà celui de syndics à vie... On espère que tout le monde ne voudra pas l'avoir, mais qu'il y en aura assez pour former un grand conseil.

:*:

MONTMARTRE, Sask.

Le magistrat McEchern, de Régina, a présidé à l'enquête de la mort de Ed. Boulton, tué dimanche le 24 par la décharge accidentelle d'un fusil dans les mains d'un nommé Runge. Un verdict de mort accidentelle a été rendu par le jury après une courte délibération. Mais Runge et ses amis ont été fortement réprimandés par la cour et mis à l'amende pour infraction à la loi concernant les armes à feu.

Espérons que cet accident sera une leçon pour les chasseurs du district.

— M. Henri Bourdeau, anciennement de Montmartre, est revenu passer quelque temps par ici.

:*:

WILLOW-BUNCH, Sask.

Aurons-nous un nouvel hôpital bientôt? Il n'en tient qu'à vous, les intéressés de la municipalité. Les membres du comité de la Croix Rouge ont remué cette question depuis quelque temps, d'une façon courageuse et éclairée, elles ont montré une fois de plus la valeur de la ténacité de leur sexe, puisqu'elles sont parvenues à secouer l'apathie populaire. Ces dames avaient d'abord décidé d'établir un "Nurse Post" mais elles ont compris, après une enquête minutieusement faite, que cette institution ne répondrait pas au besoin de la région, qu'il fallait un établissement plus considérable, mieux aménagé, doté d'une salle de chirurgie outillée d'une façon moderne. Ce projet serait un essai de trois ans, alors il serait facile d'avoir des religieuses qui se feraient un plaisir de prendre la direction de cet hôpital qui aurait fait ses preuves comme utilité publique et comme succès financier.

Le conseil municipal recevra à sa prochaine réunion une délégation représentant toutes les associations du district de W. B. qui fera la demande à nos conseillers d'appuyer cette entreprise, qui serait placée sous la direction d'un comité choisi par les différentes associations paroissiales. Ce comité verrait à ce que nous ayons une clinique de premier ordre où nos médecins et chirurgiens pourraient faire valoir leur talent, appliquer leur savoir au bénéfice de la nombreuse clientèle qui fréquentera cette institution où elle recevrait tous les soins dont peut disposer aujourd'hui la science médicale. Un de nos médecins nous assure que nous pourrions nous procurer le nécessaire pour laboratoire d'analyses chimiques et microscopiques et rayons X à des conditions exceptionnelles, considérant la baisse du mark. Allons, mes amis, il nous faut tous embarquer dans ce beau mouvement, c'est un pas vers le progrès à l'avantage de tous.

— Si MM. Joseph Boucher et Constantin Augé ont été les conseillers des bonnes côtes, M. Isaure Lapointe le constructeur de trottoirs en ciment et en bois dans notre petite ville, nous pouvons dire que M. Prudent Lapointe est le partisan des bonnes routes et nous devons le féliciter de son initiative et lui dire qu'il a fait honneur à sa position de conseiller. Il ferait un excellent maire s'il peut avoir l'heureuse idée d'accepter la proposition qu'un fort groupe de contribuables se propose de lui faire prochainement d'être candidat à la mairie à la prochaine élection. M. Joseph Beaulne lui serait un digne successeur pour la division du village.

— Il y a quatre demandes bilingues cette année pour la position du secrétariat. Ce serait le bon temps de se choisir un bon homme parlant les deux langues et de faire une économie municipale qui en vaudrait la peine à raison de $100 dollars par mois.

— Melle Beaudry, dactylographe de l'étude Parks et Balthazar, est allée passer quelques jours à Ponteix; elle nous est revenue lundi dernier enchantée de son voyage.

— Nos deux charmantes institutrices, Melles Prince et Lalonde, sont parties mercredi dernier pour assister à un congrès pédagogique régional qui eut lieu à Assiniboia, Sask. Il y avait là des pédagogues de marque qui ont traité des sujets très intéressants et très pratiques, devant un auditoire nombreux. Elle ne sont revenues que samedi après-midi, enchantées de leur voyage. Ces deux jeunes congressistes trouvent étrange que nous ne puissions avoir dans la Saskatchewan, où il y a un si grand nombre d'éducateurs bien qualifiés, un congrès de langue française où nous pourrions discuter en famille les problèmes de l'instruction que nous sommes appelés à donner à nos petits Canadiens dans nos institutions. Il nous semble, qu'au point de vue français, nous pourrions retirer un plus grand profit de la loi scolaire pour ce qui a trait à la langue et à notre religion.

:*:

JOEVILLE, Sask.

Bénédiction de cloche — La bénédiction de la cloche de l'église aura lieu le 15 octobre après-midi à 3 heures. Le Rév. P. Magnan, O.M.I., supérieur du Collège de Gravelbourg, prêchera en français et le Rév. Père Pliscke, O.M.I., de Régina, parlera en anglais.

Messe — Le même jour, 15 octobre, la messe sera célébrée dans l'église St-Joseph, par le Rév. Père Pliscke, O.M.I., à 11 h. 30. Le 14 au soir, à 7 heures, prière du soir, à l'église, suivie de confessions.

Médecin — Le Dr. Smith a bâti sa résidence en face de l'église. Ce docteur s'est formé une excellente réputation dans le sud de St-Victor, à Kantenville, Scout Lake, Twin Valley et toute cette région du sud pendant l'épidémie de 1918. Installé au village il sera plus à la portée de se dépenser pour ses patients.

Décès — M. Adélard Lavoie vient de perdre sa mère, décédée à Elie, Manitoba, à la fin de septembre. Nos vives sympathies à M. Lavoie et aux autres membres de la famille.

La récolte de blé est médiocre en France

Paris — Il se confirme, depuis quelques semaines, que la récolte de blé qui s'achève sera inférieure à la moyenne normale. Toutefois, il faut se méfier des bruits que font courir à ce sujet les spéculateurs. Malheureusement, les statistiques officielles accusent, elles aussi, un déficit pour le récolte de 1922.

La récolte ne dépassera sans doute que 70 millions de quintaux de blé. Or, il faut annuellement à la France environ 94 millions de quintaux. Avant la guerre, la moyenne de la production nationale atteignait environ 85 millions de quintaux et on importait la différence. L'an dernier, il y eut une superbe récolte de blé qui atteignit 87 millions de quintaux. Le déficit put être comblé assez facilement, à ce moment, par les stocks du ravitaillement qui étaient encore assez importants.

Il faudra donc demander à l'importation un complément important, et en outre manger du pain gris. On assure, d'ailleurs — et c'est une consolation — que le blé sera de toute première qualité.

Le seigle donnera très bien, ainsi que l'avoine, quoique les pluies récentes aient contrarié les rentrées et rendu les moissons tardives. Là encore, la qualité sera excellente.

En revanche la vigne semble promettre, et si les espoirs des vignerons se réalisent, l'année 1922 comptera parmi les plus abondantes. Les régions méridionales ont eu seules à souffrir d'une extrême sécheresse. Partout ailleurs, la récolte s'annonce splendide.

:*:

Mgr Mathieu et la mort de M. l'abbé Royer

En apprenant la nouvelle de la mort de M. l'abbé Royer, curé de Ponteix, S. G. Mgr Mathieu a adressé à son clergé la circulaire suivante:

Régina, Sask., le 22 Sept. 1922.

Bien chers collaborateurs,

La nouvelle m'arrive à l'instant de la mort subite du révérend M. Royer, curé de Ponteix. Mon Dieu! que nous sommes peu de chose et que nous devons toujours être prêts à paraître au tribunal du Souverain Juge.

Dans mes visites aux monuments de Rome, j'ai toujours été frappé par deux inscriptions très laconiques mais bien suggestives, qu'on lit sur deux mausolées placés en face l'un de l'autre et appartenant à la famille princière des Attieri, dans une petite église près du Capitole. Sur l'un de ces tombeaux est écrit ce mot "nihil" et sur l'autre "umbra". Que c'est bien là la caractéristique de la vie humaine! Mais ce néant et cette ombre, il ne faut pas l'oublier, peuvent se transformer en des mérites d'un prix infini, si la pensée de Dieu vient les pénétrer et les surnaturaliser.

C'est cette pensée de Dieu qui, il y a plus de trente ans, fit prendre à celui dont nous regrettons la mort la résolution de se faire prêtre; il était appelé au sacerdoce, car il sentait dans son coeur le prix et la beauté des âmes; il comprenait que la vie n'est pas un égoïsme à satisfaire, mais un dévouement à exercer.

C'est cette pensée qui lui fit quitter le beau pays de France pour venir promener dans nos immenses plaines encore inexplorées le signe de la Rédemption, la croix du Christ qui, partout où elle a été plantée et respectée, a toujours abrité des peuples heureux.

Le travail qu'il a fait, Dieu en a été l'objet et le témoin; les souffrances qu'il a endurées, Dieu les a connues et il a dû les récompenser.

Empruntons aux murailles des catacombes la touchante expression que l'espérance plaçait sur les lèvres de nos pères dans la foi et disons à ce prêtre que la mort nous a enlevé si subitement: "Vivas in pace, vivez dans la paix"; dans cette paix qui ne connait pas d'orages, dans cette lumière de Dieu qui ne connait pas d'ombres; mais vivez-y aussi pour nous et exercez en notre faveur le crédit que Dieu vous a donné sur son coeur; répandez votre prière devant Jésus-Christ, devant l'Evêque de nos âmes, devant le Prince des pasteurs; obtenez-nous de Dieu cette suavité, qui, en gagnant les coeurs, réussit si bien à convertir les âmes; obtenez-nous un écoulement de cette éternelle bonté qui aime à se donner, à s'immoler pour faire du bien aux autres.

Faites qu'au ciel nous nous retrouvions, dans ce séjour bienheureux de l'éternité où il n'y a plus de séparation, où l'on se retrouve unis à Dieu dans la paix, la lumière, l'amour, le bonheur et la gloire des élus.

N'oublions pas le devoir que nous avons à remplir à l'égard de notre regretté defunt. Pour que nous ayons une plus grande certitude qu'il est au ciel, prions et faisons prier pour lui. Qu'il reste toujours entre lui et nous ce lien qui rattachait le prophète Samuel à ses enfants, le lien de la prière que, comme lui, nous regardions comme un crime de briser: "Absit a me hoc peccatum ut cessem orare pro vobis." Nous remplirons par là un devoir sacré de reconnaissance et de charité que Dieu aura pour agréable.

Affectueusement à vous,

OLIVIER-ELZEAR,
Archevêque de Régina.

Feuilleton du Patriote de l'Ouest.

LES ANCIENS CANADIENS

par

Philippe Aubert de Gaspé

Publié avec l'autorisation de la Librairie Beauchemin, propriétaire des droits d'auteur de cet ouvrage.

No. 9

— Vous avez, capitaine, dit Jules, des goûts délicats, raffinés, aristocratiques, pour lesquels je vous honore.

— Tu oses encore parler, méchant garnement, s'écria Marcheterre en le menaçant, tout en riant, de son énorme poing: j'allais t'oublier, mais tu auras ton tour bien vite. En attendant je continue: je me trouvais heureux dans ma sécurité sur mon mât, d'où j'entendais craquer les mâchoires de ces monstres affamés. Je narguais même mes ennemis en leur disant: vous seriez très friands, mes petits moutons, de faire un bon souper de ma carcasse, mais il n'y a qu'une petite difficulté; c'est, voyez-vous, que quand bien même il vous faudrait jeûner toute votre vie comme des anachorètes, ça ne sera toujours pas moi qui vous ferai rompre votre jeûne, j'ai la conscience trop timorée pour cela.

Je ne sais trop, continua Marcheterre, comment la chose arriva; mais toujours est-il que je finis par m'endormir, et que, quand je m'éveillai, j'était au beau milieu de ces jolis enfants. Il est impossible de vous peindre mon horreur, malgré mon sang-froid habituel. Je ne perdis pourtant pas toute présence d'esprit; je me rappelai, pendant mon immersion, qu'une corde pendait au beaupré: j'eus le bonheur de la saisir en remontant à la surface de l'eau; mais malgré mon agilité de singe, pendant ma jeunesse, je ne m'en retirai qu'en laissant en ôtage, dans le gosier d'un caïman peu civilisé, une de mes bottes et une partie précieuse d'un de mes mollets.

A ton tour maintenant, lutin du diable, continua le capitaine: il faut tôt ou tard que tu me paies le tour que tu m'as joué. J'arrivais, l'année dernière, de la Martinique; je rencontre monsieur, le matin, à la basse ville de Québec, au moment où il se préparait à traverser le fleuve à l'ouverture de ses vacances, pour se rendre chez son père.

Après une rafale d'embrassades, dont j'eus peine à me dégager en tirant à babord, je le charge d'annoncer mon arrivée à ma famille, et de lui dire que je ne pourrais descendre à Saint-Thomas avant trois ou quatre jours. Que fait ce bon apôtre? Il arrive chez moi, à huit heures du soir, en criant comme un possédé: de la joie! mais criez donc, de la joie!

— Mon mari est arrivé, fait madame Marcheterre! Mon père est arrivé, s'écrient mes deux filles!

— Sans doute, dit-il; est-ce que je serais si joyeux sans cela?

Il embrasse d'abord ma bonne femme: il n'y avait pas grand mal à cela. Il veut embrasser mes filles, qui lui lâchent leur double bordée de soufflets, et filent ensuite toutes voiles au vent. Que dites-vous, M. le curé, de ce beau début, en attendant le reste?

— Ah! M. Jules, s'écria le vieux pasteur, j'apprends de jolies choses: une conduite certainement bien édifiante, pour un élève des révérends pères Jésuites!

— Vous voyez bien, M. l'abbé, dit Jules, que tout cela n'était qu'histoire de rire, pour prendre part à la joie de cette estimable famille. je connaissais trop la vertu féroce, solide sur ses bases comme le cap des Tempêtes, de ces filles de marin, pour agir sérieusement. Je savais qu'après avoir lâché leur double bordée de soufflets, elles fileraient ensuite toutes voiles au vent.

— Je commence à croire, après tout, fit le vieux pasteur, que tu dis la vérité: que c'était plutôt espièglerie de ta part que mauvaise intention; je connais mon Jules d'Haberville sur le bout du doigt.

— De mieux en mieux, dit le capitaine; prenez maintenant sa part: il ne manquait plus que cela. Nous allons voir pourtant si vous serez aussi indulgent pour le reste. Quand monsieur eut fini son sabbat, il dit à sa femme: le capitaine m'a chargé de vous dire qu'il serait ici demain vers dix heures du soir; et, comme il a fait de bonnes affaires (ce qui était après tout vrai), il entend que tous ses amis se ressentent de son bonheur. Il veut qu'il y ait bal et souper chez lui à son arrivée, qui sera vers l'heure où on se mettra à table. Ainsi préparez tout pour cette fête, à laquelle il m'a invité avec mon frère de Locheill. Ca me contrarie un peu, ajouta l'hypocrite, j'ai bien hâte de revoir mes chers parents, mais pour vous, mesdames, il n'y a rien que je ne fasse.

— Mais mon mari n'y pense donc pas, de me donner si peu de temps, dit madame Marcheterre. Nous n'avons point de marché ici; ma cuisinière est bien vieille pour faire tant de besogne dans l'espace d'une journée. C'est désespérant! à la fin nous allons faire l'impossible pour lui plaire.

— Je puis toujours vous rendre quelques services, dit l'hypocrite, en feignant de plaindre beaucoup ma bonne femme; je me chargerai, avec le plus grand plaisir, de faire les invitations.

— Vous me rendrez vraiment service, mon cher Jules, dit ma femme: vous connaissez notre société; je vous donne carte blanche.

Ma femme fait aussitôt courir la paroisse pour se procurer les viandes dont elle aura besoin. Elle et mes filles passent la plus grande partie de la nuit à aider la vieille cuisinière à faire les pâtisseries, crèmes fouettées, blanc-manger, gaufres et un tas de *vètes* (vétilles) qui ne valent pas les bonnes *tiaudes* de morue fraîche que l'on mange sur le banc de Terre-Neuve. M. Jules fit, d'ailleurs, les choses en grand. Il expédia pendant la nuit deux courriers, l'un au nord-est et l'autre au sud-ouest, porteurs d'invitations pour la fête, en sorte que le lendemain, à six heures du soir, grâce à sa bienveillance, *ma maison* était pleine de convives, qui faisaient des plongeons comme des goélands, tandis que j'étais ancré à Québec, et que madame Marcheterre, malgré une affreuse migraine, faisait, de la meilleure grâce du monde, les honneurs de la maison. Que dites-vous, messieurs, d'un pareil tour, et qu'as-tu à répondre, petit caïman, pour te justifier?

— Je voulais, dit Jules, que tout le monde prit part d'avance à la joie de la famille, à l'heureux succès d'un ami si cher, si généreux, si magnifique! Aussi, si vous aviez été témoins des regrets, de la consternation générale, quand il fallut se mettre à table vers onze heures, sans vous attendre davantage(le lendemain étant jour d'abstinence), vous auriez été attendri jusqu'aux larmes. Quant à madame votre épouse, c'est une ingrate, oui, une ingrate. Voyant, un peu avant onze heures, qu'elle ne se pressait pas de nous donner le souper, qu'elle commençait même à être un peu inquiète de son cher mari, je lui glissai un petit mot à l'oreille, et elle me cassa, pour remerciement, son éventail sur la figure.

Tout le monde éclata de rire, et le capitaine partagea de grand coeur l'hilarité générale.

— Comment se fait-il, Marcheterre, dit M. de Beaumont, que vous n'ayez jamais raconté cette bonne espièglerie?

— Il y avait de la presse, reprit le capitaine, de répandre partout que nous avions été mystifiés par ce maringouin; d'ailleurs, c'eût été peu obligeant de notre part de vous faire savoir que vous deviez cette fête à la munificence de M. Jules d'Haberville: nous préférions en avoir le mérite. Si j'en parle aujourd'hui, c'est que j'ai trouvé le tour si drôle, que je pensais vous amuser en vous le racontant.

Il me semble, M. le plongeur, fit ensuite Marcheterre en s'adressant à Arché, que malgré vos airs réservés de philosophe, vous avez été complice de votre cher compagnon de voyage.

— Je vous donne ma parole, dit de Locheill, que j'ignorais absolument le tout: ce n'est que le lendemain que Jules me fit part, sous secret, de son escapade, dont je le grondai sévèrement.

— Dont tu n'avais guère profité, fit d'Haberville, en faisant jouer tes grandes *gigues* (jambes) écossaises au péril éminent des tibias plus civilisés de tes voisins. Tu as sans doute oublié que non content de danser les cotillons français, admis chez tous les peuples policés, il fallut, pour te plaire, danser tes *scoth reels* sur un air que notre joueur de violon apprit aussitôt par oreille, chose assez facile d'ailleurs. Il s'agissait simplement, en serrant les cordes du violon, d'imiter les miaulements que feraient des chats enfermés dans une poche, et que l'on tirerait par la queue.

— Allons, mauvais sujet, dit le capitaine à Jules, viens manger la soupe chez moi, demain, avec ton ami, et faire en même temps ta paix avec la famille.

— C'est ce qui s'appelle parler cela, fit Jules.

— Voyez donc ce farceur, reprit Marcheterre.

Comme il était très tard, il fallut se séparer, après avoir bu à la santé de son fils, et leur avoir donné la part d'éloges qu'ils méritaient tous deux.

Les jeunes gens furent contraints de passer quelques jours à Saint-Thomas. La débâcle continuait; les chemins étaient inondés; le pont le plus proche, en supposant même qu'il n'eût pas été détruit, était à quelques lieues au sud-ouest du village, et la pluie tombait à torrent. Force leur fut d'attendre que la rivière, libre de glaces, leur permit de passer en bateau au pied des chutes. Ils partageaient leur temps entre la famille de Beaumont, celle du vieux marin et de Dumais, leurs autres amis et le pauvre Dumais, qui fit une longue maladie chez le seigneur de Beaumont, celui-ci ne voulant pas permettre qu'on le transportât chez lui avant une parfaite guérison. Le malade leur racontait ses combats contre les Anglais et contre leurs alliés sauvages, et les moeurs et coutumes de ces aborigènes qu'il avait beaucoup fréquentés.

— Quoique natif de Saint-Thomas, j'ai été élevé, leur dit-il un jour, dans la paroisse de Sorel. J'avais dix ans, et mon frère neuf, lorsque nous fûmes surpris dans le bois, où nous cueillions des framboises, par un parti d'Iroquois qui nous fit prisonniers. Arrivés, après une assez longue marche, à leur canot caché dans les broussailles, près de la grève, ils nous transportèrent sur une des îles nombreuses qui bordent le Saint-Laurent. Quelqu'un donna l'alarme à ma famille, et mon père, ainsi que ses trois frères, armés jusqu'aux dents, se mirent aussitôt à leur poursuite. Ils n'étaient que quatre contre dix, mais, je puis le dire sans me vanter, que ce sont des hommes que mon père et mes oncles, auxquels je ne conseillerais à personne de cracher au visage. Ce sont des hommes d'une bonne taille, la poitrine ouverte, et dont les épaules *déplombent* de six bons pouces en arrière.

Il pouvait être dix heures du soir; nous étions assis, mon frère et moi, au milieu de nos ennemis, dans une petite clairière entourée de bois touffus lorsque nous entendîmes la voix de mon père qui nous criait: "Couchez-vous à plat ventre" Je saisis aussitôt par le cou mon petit frère qui pleurait et que je tâchai de consoler, et je l'aplatis avec moi sur la terre. Les Iroquois étaient à peine sur leurs pieds que quatre coups de fusil bien visés en abattirent quatre qui se roulèrent à terre comme des anguilles. Les autres canouaches (nom de mépris) ne voulant pas, je suppose, tirer au hasard, sur des ennemis invisibles auxquels ils serviraient de cible, firent un mouvement pour chercher l'abri des arbres; mais nos libérateurs ne leur donnèrent pas le temps, car, tombant sur eux à coups de casse-tête, ils en abattirent trois d'un *viremain*, et les autres se sauvèrent sans qu'ils songeassent à les poursuivre. Le plus pressé était de nous ramener à notre mère, qui pensa mourir de joie en nous embrassant.

De Locheill racontait aussi au pauvre malade les combats des montagnards écossais, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages, les exploits quasi fabuleux de son héros Wallace; tandis que Jules l'amusait par le récit de ses espiègleries, ou lui rapportait quelques traits d'histoire qui pouvaient l'intéresser.

Lorsque les jeunes gens firent leurs adieux à Dumais, il dit à Arché, les larmes aux yeux:

— Il est probable, monsieur, que je ne vous reverrai jamais; mais soyez certain que je vous porte dans mon coeur, et que moi, ma femme et mes enfants nous prierons le bon Dieu pour vous tous les jours de notre vie. Il m'est douloureux de penser, qu'en supposant même votre retour dans la Nouvelle-France, un pauvre homme comme moi n'aurait aucune occasion de vous prouver sa gratitude.

— Qui sait? dit de Locheill; peut-être ferez-vous plus pour moi que je n'ai fait pour vous.

Le montagnard écossais possédait-il la seconde vue dont se vantent ses compatriotes? C'est ce que la suite de ce récit fera voir.

Les voyageurs laissèrent leurs amis de Saint-Thomas le trente d'avril, vers dix heures du matin, par un temps magnifique, mais des chemins affreux. Ils avaient six lieues à parcourir avant d'arriver à Saint-Jean-Port-Joli, terme de leur voyage, trajet qu'il leur fallait faire à pied, en pestant contre la pluie qui avait fait disparaître les derniers vestiges de neige et de glace. Ce fut bien pis, lorsqu'engagés dans le chemin qui traversait alors la savane du Cap Saint-Ignace, ils enfoncèrent souvent jusqu'aux genoux, et qu'il leur fallut dépêtrer le cheval, qui s'embourbait jusqu'au ventre. Jules, le plus impatient des trois, répétait sans cesse:

— Si j'eusse commandé au temps, nous n'aurions pas eu cette pluie de tous les diables, qui a converti les chemins en autant de marécages.

S'apercevant enfin que José branlait la tête d'un air mécontent, il lui en demanda la raison.

— Ah! dame! voyez-vous, M. Jules, dit José, je ne suis qu'un pauvre ignorant sans éducation; mais je pense, à part moi, que si vous aviez eu le temps dans la main, nous n'en serions guère mieux: témoin, ce qui est arrivé à *Davi* (David) Larouche.

— Tu nous conteras l'aventure de Davi Larouche, dit Jules, quand nous aurons passé cette maudite savane dont j'ai bien de la peine à me dépêtrer, privé que je suis de l'avantage de mes jambes, ou pattes de héron, dont est gratifié ce superbe Ecossais, qui marche devant nous en sifflant une *pibroch*, musique digne des chemins où nous nous perdons.

— Combien donnerais-tu, dit Arché, pour échanger tes jambes françaises de pygmée contre celles du superbe montagnard?

— Garde tes jambes, fit Jules, pour la première retraite un peu précipitée que tu feras devant l'ennemi.

La savane enfin franchie, les jeunes gens demandèrent l'histoire de José.

— Il est bon de vous dire, fit celui-ci, qu'un nommé Davi Larouche était établi, il y a longtemps de ça, dans la paroisse de Saint-Roch. C'était un assez bon habitant, ni trop riche, ni trop pauvre: il tenait le mitant. Il me ressemblait le cher homme, il n'était guère futé; ce qui ne l'empêchait pas de rouler proprement parmi le monde.

Si donc que Davi se lève un matin plus de bonne heure que de coutume, va faire son train aux bâtiments (étable, écurie), revient à la maison, se fait la barbe comme un dimanche, et s'habille de son mieux.

— Où vas-tu, mon homme? que lui dit sa femme, comme tu t'es mis faraud! Vas-tu voir les filles?

Vous entendez que tout ce qu'elle en disait était l'histoire de farce: elle savait bien que son mari était honteux avec les femmes, et point carnassier pour la créature; mais la *Tèque* (Thèque) tenait de son oncle Bernuchon Castonguay, le plus *facieux* (facétieux) corps de toute la côte du sud. Elle disait souvent en montrant son ami: Vous voyez ben ce grand hébété-là (vous l'excuserez, dit José, ce n'était guère poli d'une femme à son mari), eh bien! il n'aurait jamais eu le courage de me demander en mariage, moi, la plus jolie créature de la paroisse, si je n'avais fait au moins la moitié du chemin; et, pourtant, les yeux lui en flambaient dans la tête quand il me voyait! J'eus donc compassion de lui, car il ne se pressait guère; il est vrai que j'étais un peu plus pressée que lui: il avait quatre bon arpents de terre sous les pieds, et moi je n'avais que mon gentil corps.

Elle mentait un peu, la *farceuse*, ajouta José; elle avait une vache, une taure d'un an, six mères moutonnes, son rouet, un coffre si plein de hardes qu'il fallait y appuyer le genou pour le fermer; et dans ce coffre cinquante beaux francs.

— J'en eus donc compassion, dit-elle, un soir qu'il veillait chez nous, tout honteux dans un coin, sans oser m'accoster! je sais bien que tu m'aimes, grand bêta: parle à mon père, qui l'attend dans le cabinet, et mets les bancs à l'église. Là-dessus, comme il était rouge comme un coq d'Inde, sans bouger pourtant, je le poussai par les épaules dans le cabinet. Mon père ouvre une armoire, tire le flacon d'eau-de-vie pour l'enhardir: eh bien! malgré toutes ces avances, il lui fallut trois coups dans le corps pour lui délier la langue.

Si donc, continua José, que la Thèque dit à son mari: Où vas-tu, mon homme que tu es si faraud? vas-tu voir les filles? prends garde à toi; si tu fais des *averdingles* (fredaines) je te repasserai en saindoux.

— Tu sais ben que non, fit Larouche en lui ceinturant les reins d'un petit coup de fouet par façon de risée; nous voici à la fin de mars, mon grain est tout battu, je m'en vais porter ma dîme au curé.

— Tu fais bien, mon homme, que lui dit sa femme, qui était une bonne chrétienne: il faut rendre au bon Dieu ce qui nous vient de lui.

Larouche charge donc ses poches sur son traîneau, jette un charbon sur sa pipe, saute sur la charge, et s'en va tout joyeux.

Comme il passait un petit bois, il fit rencontre d'un voyageur qui sortait par un sentier de traverse. Cet étranger était un grand bel homme d'une trentaine d'années. Une longue chevelure blonde lui flottait sur les épaules; ses beaux yeux bleus avaient une douceur angélique, et toute sa figure, sans être positivement triste, était d'une mélancolie empreinte de compassion. Il portait une longue robe bleue nouée avec une ceinture. Larouche disait *n'avoir jamais* rien vu de si beau que cet étranger; que la plus belle créature était laide en comparaison.

— Que la paix soit avec vous, mon frère, lui dit le voyageur.

— Je vous remercie toujours de votre souhait, reprit Davi; une bonne parole n'écorche pas la bouche; mais c'est pourtant ce qui presse le moins. Je suis en paix, Dieu merci, avec tout le monde: j'ai une excellente femme, de bons enfants, je fais un ménage d'ange, tous mes voisins m'aiment: je n'ai donc rien à désirer de ce côté-là.

(à suivre)

Les Anciens Canadiens, par Philippe Aubert de Gaspé. En vente à la librairie Beauchemin, Montréal, au prix d'une piastre le volume broché.

Prince-Albert

Le R. P. Auclair, O.M.I.

Une dépêche reçue la semaine dernière de Missoula, Montana, nous informait que le R.P. Auclair, O.M.I., directeur du *Patriote*, a subi une opération vendredi. A cette occasion, ses amis de Prince-Albert se sont empressés de redoubler leurs prières pour son rétablissement et nous savons que tous nos lecteurs voudront en faire autant. Les nouvelles qui nous sont parvenues depuis sont très rassurantes. En dépit de cette intervention chirurgicale devenue nécessaire, notre directeur a fait depuis quelques mois de sérieux progrès vers la guérison et nous espérons bien qu'il va continuer plus rapidement que jamais à reprendre des forces.

Nous sommes heureux d'apprendre que M. l'abbé P. E. Myre curé de Marcelin, qui se trouve en compagnie du R. P. Auclair à Missoula, est également beaucoup mieux et sera bientôt complètement rétabli.

Deuil à l'Académie de Sion

La soeur Wilfrid-Marie, du couvent de Sion, qui était malade depuis quelque temps, est morte jeudi, à l'âge de 70 ans. C'était une vraie sainte, jamais on ne l'entendit proférer la moindre plainte; elle était restée active jusqu'à la fin, en dépit de l'âge et de la maladie. Née en Irlande, la soeur Wilfrid-Marie avait vécu plusieurs années en Angleterre et aux Etats-Unis avant de venir au Canada, il y a dix-neuf ans. Les funérailles ont eu lieu samedi matin à la chapelle du couvent et la sépulture s'est faite au cimetière paroissial. Le R.P. Panhaleux officiait; MM. les abbés Perron et Cadeau assistaient au choeur.

Payons nos taxes

Nos lecteurs trouveront dans ce numéro une annonce du gouvernement provincial les invitant à payer leurs taxes. L'hon. C.M. Hamilton ministre des affaires municipales, a fait, au sujet de cette campagne pour les taxes, la déclaration suivante:

"Les fermiers auront à rencontrer plus de paiements qu'ils n'en pourront faire avec les revenus de la présente récolte, mais à mon avis il existe certaines obligations qui devraient avoir droit de priorité. Tout fermier qui peut le faire doit, selon moi, solder d'abord les dépenses de la récolte. Et dans cette partie du passif se trouvent les taxes. Nos écoles, hôpitaux et autres institutions locales sont presque aussi nécessaires dans la vie de l'individu et de la société que la nourriture et le breuvage.

"La Saskatchewan devra faire cette année des progrès réels dans le paiement des arrérages de toutes sortes, et je sais que les fermiers de la province ne souhaitent rien tant que d'être délivrés du fardeau des dettes aussi rapidement que possible. Bien que nous ne soyons pas opposés au paiement des justes comptes, les obligations envers les institutions locales devraient être les premières auxquelles chacun songe d'abord, et les taxes principalement ne devraient pas venir en fin de compte."

Une aventure tragi-comique qui comporte une leçon

Notre correspondant de Saint-Brieux nous signale la désagréable aventure survenue, il y a quelque temps, à un cultivateur de cette localité dont nous tairons le nom par discrétion professionnelle.

C'est un homme aimant à se renseigner sur tout, d'un excellent esprit du reste, et très attaché au *Patriote de l'Ouest* qu'il lisait chaque semaine de la première à la dernière ligne. Chose curieuse cependant, il n'y était pas abonné, par simple négligence, remettant toujours à accomplir cette petite formalité, et il avait coutume d'emprunter très régulièrement le journal de son voisin.

Un jour, son garçon, en se hâtant pour aller le lui chercher — le voisin demeurait à une certaine distance — mit le pied dans un guêpier et, en moins de dix minutes, ressemblait à une pelote à épingles. Ses hurlements attirèrent le père, qui courut à son secours, ne vit pas une clôture de fil de fer barbelé, s'y jeta, la brisa, s'écorcha par tout le corps et déchira une paire de pantalons de $5. La vache vit la clôture à bas et passa dans le champ de blé.

En entendant tout ce vacarme, la mère du petit gars courut, et, dans son affolement, renversa un bidon de belle crème épaisse, — quatre gallons, — sur un panier de petits chats, qu'elle noya. Ayant perdu la tête, elle perdit aussi son jeu de fausses dents de $60.

Le bébé, laissé seul, barbota dans la crème, se traina sur un tapis de $30 et le mit hors de service. Car, entre temps, la fille aînée de la maison, profitant du chahut, s'était enfuie avec le garçon de ferme; le chien partit après, dérangea une douzaine de poules qui étaient à couver, les veaux prirent panique et mangèrent quatre chemises étendues sur la corde à linge.

Notre compatriote, une fois passée l'émotion causée par cette série de malheurs, a dressé le bilan de la journée et il a dû constater qu'il perdait au-delà de $100, sans compter les dommages aux personnes. Tout cela pour avoir voulu économiser deux piastres!...Jurant bien qu'il ne s'exposerait plus, lui et sa famille, à de tels dangers pour lire son journal favori, il a envoyé immédiatement le prix de son abonnement pour plusieurs années au *Patriote*.

Mouvement de l'A.C.F.C.

Au Cercle de Meyronne

Meyronne, Sask. — La réunion de l'A.C.F.C. a eu lieu le dimanche 17 sous la présidence du Dr Aubin.

Le secrétaire a proposé qu'une lettre de condoléances soit envoyée, de la part du cercle, au R.P. Auclair, Directeur du Patriote, à l'occasion de la mort de son père survenue il y quelques semaines. M. l'abbé Bois s'est levé pour appuyer la motion et demander que chacun ait dans ses prières une intention spéciale pour le défunt.

D'autres sujets ont été traités, après quoi une conférence improvisée du Dr Aubin sur l'hygiène nous a beaucoup intéressés. Elle portait surtout sur la contagion et les causes d'infection.

"La fièvre est un indice d'infection, il est donc essentiel que le fiévreux soit avant tout isolé et qu'il ne se serve pas d'objets communs à tous. Ces précautions pourront éviter la contagion de tous les autres membres de la maison si le malade est atteint d'une maladie contagieuse."

Des pancartes sur les maisons contaminées: le docteur nous dit que beaucoup de gens s'offusquent et prennent celà, ainsi que la mise en quarantaine, comme le résultat de la méchanceté du médecin. "Il y a là, pourtant un grand service rendu à la société en l'avertissant du danger et c'est une exigence du service de santé à laquelle on ne peut qu'applaudir."

L'orateur nous donne ensuite la vaccination comme préventif de la contagion et regrette qu'on ne l'emploie pas plus souvent: "Cela économiserait bien des visites du médecin," dit-il.

Il nous recommande la propreté qui écartera bien des germes surtout en ce qui concerne le lait. "Le lait est un des aliments qui ramasse le plus de microbes et comme il est destiné avant tout à la nourriture des enfants, il doit être le plus pur possible. Pourquoi? Parce que l'enfant ne peut combattre l'infection: son système est presque sans défense."

Que de mères, constatant que l'intestin de leur enfant ne va pas, en attribuent la cause aux dents ou à d'autres causes invraisemblables. Se trompant elles-mêmes, elles négligent d'appeler le médecin, sous prétexte qu'il n'y connaitra rien et bien souvent cela fini par une catastrophe.

L'orateur qualifie ces manières de faire d'inhumaines, aussi bien par la négligence qui a amené l'infection chez l'enfant que par le refus d'appeler le médecin. Ce dernier est plus apte, en effet, quoiqu'il se trompe quelquefois, à trouver le remède nécessaire parce qu'il a fait des études spéciales pour cela et qu'il en fait sa profession.

Il nous met en garde contre la nourriture solide trop tôt aux bébés, stipulant que pendant les cinq premiers mois au moins, l'enfant ne doit recevoir que du lait, parce que sa machine digestive est trop neuve. "Autant donner de la viande à un cheval, a-t-il ajouté, il n'en mourra pas mais cela ne lui vaut rien."

Après la propreté, le conférencier nous donne la ventilation et le soleil comme des grands préventifs des maladies: "Là où n'entre pas le soleil, entre le médecin," s'écrie-t-il.

Enfin l'orateur a été chaleureusement applaudi, par les hommes, quand il condamne les rideaux trop épais comme interceptant les rayons du soleil, à part pendant les grandes chaleurs." A quoi bon faire de grandes fenêtres à vos maisons si vous en bouchez la moitié par des rideaux trop épais."

Des sincères applaudissements ont prouvé au docteur Aubin que sa causerie avait été très appréciée et nous osons ajouter que toutes les dames devraient crier, avec les hommes: "A bas les rideaux!"

Le "N.C.W.C." renaît à la vie

Les évêques de tous les diocèses des Etats-Unis ont reçu de S. G. Mgr Bonzano, délégué apostolique, le nouveau décret de la Congrégation Consistoriale relatif au National Catholic Welfare Council.

Ce décret est basé sur de nouveaux renseignements envoyés au Vatican par les évêques américains. Il se lit ainsi:

"Dans une session plénière tenue le 23e jour du mois de juin 1922, la Sacrée Congrégation Consistoriale, vu de nouveaux renseignements à elle fournis, a décidé que rien ne sera changé concernant "The National Catholic Welfare Council" et que, conséquemment, les évêques des Etats-Unis pourront se réunir en septembre prochain, comme de coutume, en se conformant néanmoins aux instructions ci-dessous."

Suivent certaines instructions, notamment celle de changer le nom de "National Catholic Welfare Council" en celui de "National Catholic Welfare Committee," le mot "Council" ayant causé certains malentendus.

L'homme le plus riche du monde

New York — D'après le "Wall Street Journal", Henry Ford serait l'homme le plus riche du monde. "Henry Ford, dit le journal, par la Ford Motor Company, possède le plus fort revenu, et si la compagnie était capitalisée, la plus grande fortune du monde." Les profits de la compagnie en 1922 ont été de $125,000,000. Déductions faites pour les impôts, il reste $110,000,000, ou environ $100 par automobile. Avec de telles recettes, la Ford Motor pourrait être capitalisée à $2,000,000,000 et payer 5 p.c. sur ce capital. Avec ses $180,000,000 en espèces sonnantes, Ford a certainement plus de disponibilités liquides qu'aucun banquier au monde.

Un Américain Typique

HENRY FORD

L'homme dont on parle le plus, aux Etats-Unis, c'est Henry Ford, le constructeur d'automobiles à bon marché. Et c'est justice, car Ford représente un type d'Américain qui est presque, aux regards du monde entier, l'Américain légendaire et typique, celui qui n'est pas un "scholar," qui n'a pas appris la vie dans la mêlée, qui a fait fortune en exploitant jusqu'au bout une idée et une seule, qui ne tient aucun compte des préjugés, parce qu'il les ignore, qui va droit son chemin en se souciant peu de savoir s'il ne va pas tout briser devant lui, et qui monte au pinacle, ou qui fait la culbute, mais sans jamais écouter que ses intuitions et ses divinations de la réalité.

En ce moment, Ford occupe l'attention publique américaine de diverses façons :

D'abord, sa querelle avec les juifs. On sait que Ford, qui découvre le monde avec une parfaite ingénuité, a tout d'un coup constaté qu'il existait un certain nombre d'israélites aux Etats-Unis, dont beaucoup, débarqués depuis peu de Pologne, de Roumanie et de Hongrie, ne sont pas encore assimilés, et qui, en fait, font le tourment bien plus encore des israélites riches des Etats-Unis que des chrétiens de là-bas. Et là-dessus, Ford s'est mis à faire la théorie de l'antisémitisme américain dans son journal, le "Dearborn Independant." Bien entendu, il a été immédiatement l'objet de représailles: on a vendu dans les rues de toutes les villes américaines des numéros d'un journal spécialement créé pour injurier Ford l'antisémite. Hearst a entrepris une campagne contre lui dans le "Heart's International Magazine." De petites gazettes de cinéma, elles-mêmes, rédigées à New York par des israélites, ont publié des articles où Ford se faisait traiter de minus habens et de pauvre ignorant. Et il semble que, à l'heure actuelle, devant tout ce bruit, Ford ait compris qu'il était préférable de suspendre sa campagne antisémite.

Ford était en même temps le centre d'une grande affaire politique: aux élections sénatoriales dernières, Ford, candidat démocrate dans le Michigan, a été battu de très peu par le candidat républicain, M. Newberry. Mais M. Newberry a été l'objet d'une enquête pour avoir dépensé dans sa campagne électorale des sommes bien supérieures à celles admises par la loi américaine pour une campagne sénatoriale. Finalement, la majorité républicaine du Sénat a validé l'élection de N. Newberry, mais sans un enthousiasme excessif. Et, finalement, cette défaite a certainement ajouté à la popularité de Ford.

La maison Ford, de Détroit, lance un tracteur agricole. Bruit, tapage, réclame.

Henry Ford, appuyé par son ami Edison, propose au gouvernement américain d'acquérir les installations hydro-électriques de Muscle Shoals, créées durant la guerre et dont le gouvernement ne semble pas tirer parti. Il construira la plus grande usine de nitrate du monde; il révolutionnera l'agriculture américaine en lui donnant l'engrais à un prix dix fois au-dessous des prix actuels; il construira une ville modèle pour loger les ouvriers de l'usine. Emoi, grand émoi Il y a bataille au Parlement américain. Les fabricants d'engrais chimiques dressent l'oreille. L'opinion publique est pour Ford. Les ouvriers surtout. Il y a bataille au Parlement américain, où la majorité républicaine se rappelle que Ford est un adversaire politique. Muscle Shoals a déjà valu à Ford peut-être un million d'articles de journaux. Il y a des gens qui payeraient cher pour une réclame pareille.

Ford restaure sa ferme natale de Dearborn dans l'état où elle se trouvait, il y a cinquante ans, lorsqu'il y vécut son enfance. Il veut faire un musée Ford. Tout simplement. Articles, photos, réclame.

M. Henry Ford publie ses mémoires, écrits en collaboration avec Samuel Crowther, dans le Mac Clure's Magazine. On fait là-dessus une intense réclame dans tous les magazines et journaux américains.

Mais ce n'est pas tout. Ford laisse se créer, à Dearborn, une association qui va préparer sa candidature à la présidence de la République des Etats-Unis. Que sortira-t-il de cette candidature? De la réclame tout au moins. Et ce sera justice.

Je me demande parfois si l'on ne devrait pas aussi nous dire le nom du chef de la publicité de la maison Ford, qui réussit à faire imprimer si souvent le nom de Ford dans les périodiques américains. Ou bien si ce ne sont point là des manifestations spontanées de l'essor d'un génie spécifiquement américain. En tout cas, Henry Ford est un homme bien sympathique: il apporte des faits, des idées, du mouvement, du bruit dans le grand cinématographe du monde, et dans ses photographies il apparait toujours avec un sourire. Encore un trait bien américain: ne pas avoir l'air sombre et romantique lorsque l'on vous photographie. Ford connait bien son public.

Georges Pierredon.

Une république d'Esquimaux

Une mission qui vient de rentrer d'un voyage dans les régions arctiques raconte qu'à 300 kilomètres au delà du cercle polaire une république d'Esquimaux a été fondée. Elle ne compte qu'une population de 1,000 personnes et est régie par un Conseil de Cinq, qui constitue à la fois le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire. Il est élu par le suffrage universel. Les femmes ont droit de vote. Les lois de la nouvelle république sont particulièrement sévères pour le bavardage et pour le mensonge. Quiconque ment est condamné à nettoyer de fond en comble la case d'un couple de vieillards.

Le journal d'un retraitant

Les retraites fermées jouissent maintenant d'une certaine vogue. Des hommes de toutes les professions y vont et pas les derniers venus habituellement — et ils en reviennent tellement enchantés que les expressions leur font défaut pour dire leur joie. D'où vient ce phénomène? A quelle cause l'attribuer? C'est ce qu'un retraitant, parti sceptique et simplement pour plaire à sa femme, mais revenu complètement gagné à l'oeuvre, essaie d'indiquer dans son journal de retraite. Ces pages, écrites d'un style alerte et ému, rappellent de bien doux souvenirs aux anciens retraitants; elles serviront en même temps auprès des autres d'excellent agent de propagande. On ne saurait trop les répandre. L'Oeuvre des Tracts qui a publié cette brochure la vend à 10 sous l'exemplaire, $6,00 le cent, $50.00 le mille. S'adresser à L'Oeuvre des Tracts, 1300, rue Bordeaux, Montréal.

PATATES, PATATES — A vendre un char de patates, excellentes pour le marché. S'adresser à Edmond Tremblay, Debden, Sask. 31p.

Marché au détail de Prince-Albert

Avoine, le minot	$0.40
Son, le sac	$1.25
Moulée, le sac	$1.25
Foin pressé	$0.85
Foin non pressé	$8 à $10.00
Beurre de ferme	$0.25
Beurre de crèmerie	$0.38
Oeufs	$0.25
Charbon, la tonne	$7 à $10.50
Bois, la corde	$6 à $8.50
Boeuf	9 1-2 à 10 1-2c.
Porc	20 c.
Veau	11c
Brebis	10 1-2c.
Mouton	20 c.
Peau de cheval	$1.25
Peau de boeuf	0.7

Marché au grain de Prince-Albert

Blé — No. 1, 80; No. 2, 78; No.3, 75; No. 4, 70; No. 5, 62

Marché aux grains de Winnipeg

Blé — Nord No. 1, 97; Nord No. 2, 95 3-8; No. 3, 91 7-8; No. 4, 88-3-8; No. 5, 81 3-8; No. 6, 73 3-8; fourrage, 62 3-8; voie, 96 3-8.

Avoine — No. 2 C.W., 43; No. 3 C.W. et fourrage extra No. 1, 41; fourrage No. 1, 39; fourrage No.2, 36; rejétée, 33; voie, 42 1-2.

Orge — No. 3 C.W., 52 3-4; No. 4 C.W., 51 1-8; rejeté et fourrage, 47 3-8; voie, 52 1-8.

Lin — No. 1 N.W.C., 1.98 1-4; No. 2 C.W., 1,94 1-4; No. 3 C.W. et rejeté, 1.84 1-4; voie, 1.96 1-4.

Seigle — No. 2 C.W., 66 1-8.

Marché aux grains de Winnipeg

Blé Nord No. 1, 97 1-2; No. 2, 96; No. 3, 94; No. 4, 89; No. 5, 82; No.6, 73; fourrage, 63; voie, 97

Avoine — No. 2 C.W., 43 1-2; No. C.W. et fourrage extra No. 1, 41 1-4; fourrage No. 1, 38 1-2; fourrage No. 2, 35 1-2; rejetée, 33-1-2; voie, 43

Orge — No. 3 C.W., 53 3-4; No. 4 C.W., 53; rejetée et fourrage, 47 1-2; voie, 52 1-2

Lin — No. 1 N.W.C., 2.06; No.2 C.W. et rejeté 1.86; voie, 2.01

Seigle — No. 2 C.W., 67

PETITES ANNONCES

INVENTEURS — Les manufacturiers prêtent toujours attention aux bonnes inventions. Les inventions de mérite ont édifié des fortunes. Ecrivez aujourd'hui pour recevoir la liste des projets d'inventions et nos circulaires gratuitement. The Ramsay Co. 273, Bank St.—Agents de patentes—Ottawa, Ont. 31-44

TERRE A VENDRE — A 9 milles du nord de Prince-Albert, 40 acres en culture, 50 en foin, maison presque finie, 2 étables, graineries, bonne eau en abondance. Très bon marché pour comptant. En réglement de succession. Adresse, H. La Haye, boîte 248 Prince-Albert, Sask. 31-34

TERRE A VENDRE — Dans un district canadien, (prêtre résidant), 160 acres, 3 milles au nord du lac Brochet; 130 acres en culture, localité où le pâturage est gratuit; bonne maison meublée; bon puits; chevaux, animaux, machineries. Le tout pour $4.500. Pour plus d'informations s'adresser à Frank Cyr Méota, Sask. 31P

INSTITUTEUR OU INSTITUTRICE demandé pour le district scolaire de Montmartre, Sask. Classe senior, certificat de 2me. Salaire $1300.00. A commencer immédiatement. 28-31

FERME A VENDRE — Belle occasion d'acheter une ferme au Manitoba, dans une paroisse canadienne-française. 380 acres dont 300 en culture, 150 acres de labour d'été prêts pour la prochaine semence, matériel de ferme en parfait état, huit chevaux de travail. Cette ferme est située à un mille seulement de la gare et du couvent, elle sera vendue avec tout le mobilier de maison pour $10.000. $4.000 comptant et le reste avec facilité de paiements. S'adresser à Casier 2, Le Patriote de l'Ouest, Prince-Albert. 28-31

DACTYLOGRAPHIE — Remington, aussi bon qu'un neuf, dernier modèle, à vendre à moitié prix. Merchants' Hotel, Prince-Albert, Sask.

M. S. HOFFMANN, veuf, pas d'enfant, j'ai une belle terre à Winter, j'ai 65 ans et désire correspondre avec veuve de 45 à 55 ans pour mariage. S'adresser à M. S. Hoffmann, Winter, Sask. 33 P

BELLE 1-2 SECTION à vendre, outillée et bien bâtie, 225 acres en culture, un mille et demi de l'école. Conditions faciles. S'adresser à Y. Jeannotte, Gravelbourg, Sask. 28-31

MENAGE A VENDRE — Set de Salon en ébène et doré, set de chambre à coucher en noyer noir. Le tout sera vendu à sacrifice. S'adresser à Y. Jeannotte, Gravelbourg, Sask. 28-31

MIEL PUR A VENDRE — Nous vendons notre miel, cette année, au prix de $10.50 la caisse. Chaque caisse contient six chaudières de dix livres. Maison Saint-Joseph, Otterburne, Man.

INSTITUTRICE demandée immédiatement pour grade 1 - 2 - 3. Salaire $1200.00. Pension pour $25.00 par mois. Télégraphiez ou téléphonez à Louis Demay, St-Brieux, Sask. 28-31

Ce dont une maîtresse de maison est fière: Des couvertures de laine propres, douces et moelleuses et du linge bien blanc. LA POUDRE A LAVER LE PAGE fait simplement disparaître la saleté. Il faut moins d'efforts pour laver. Donne le lustre du neuf aux étoffes délicates. Ne fait ni rougir ni craquer les mains. 25 cents le paquet chez tous les épiciers. Manufacturé à Prince-Albert.